

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

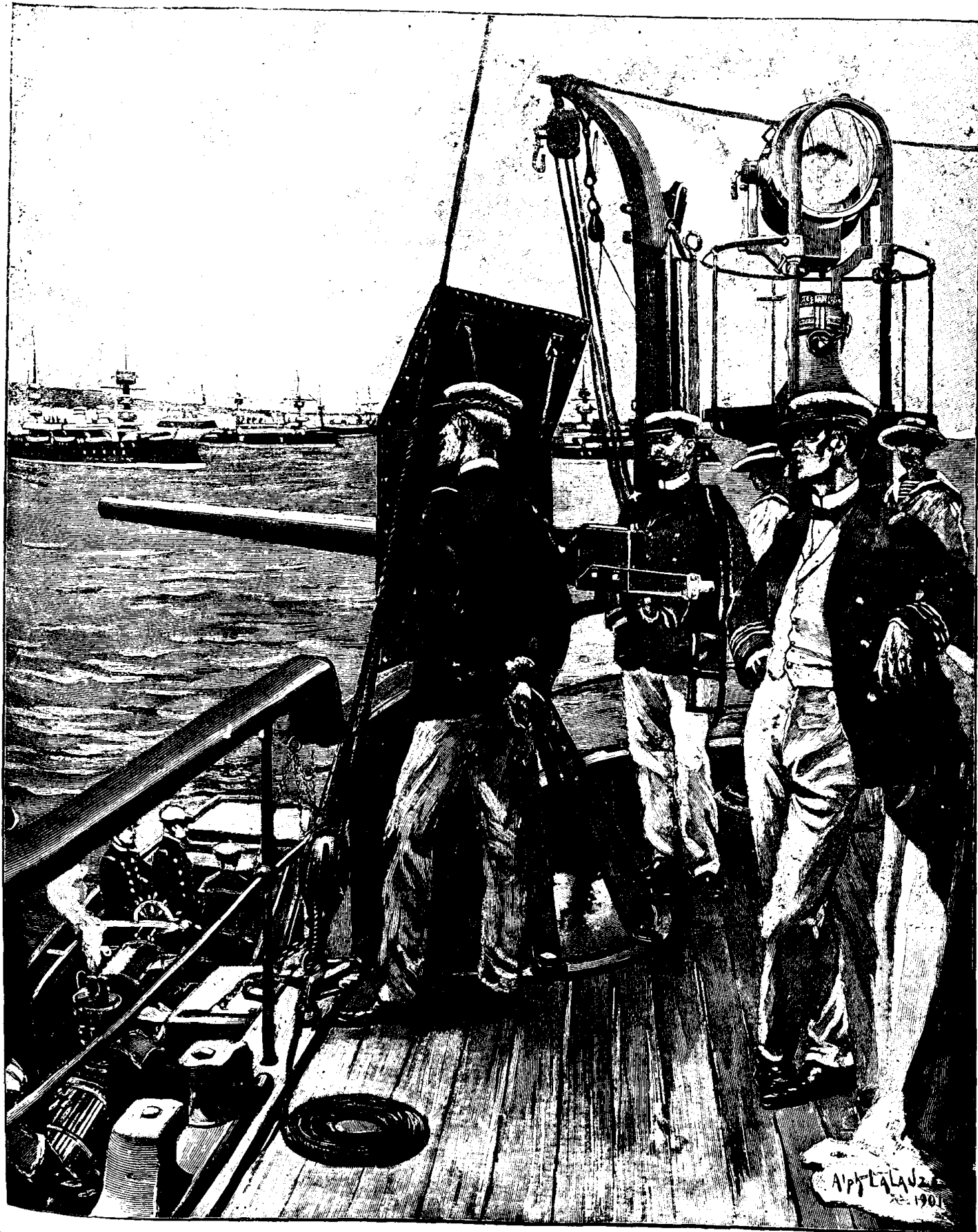
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 900

MONTREAL, 3 AOUT 1901

5c LE No



LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES DE LA MEDITERRANEE.—L'amiral Gervais surveillant les évolutions de l'escadre, en rade de Bizerte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Les échos de notre dernière célébration nationale du 24 juin ont retenti jusque en France. L'*Eclair*, grand journal quotidien de Paris, a le premier reproduit plusieurs extraits des compositions littéraires inspirées par notre Saint Jean-Baptiste de 1901.

Mais le plus sympathique témoignage qui nous ait été donné, à cette occasion, c'est bien celui des *Annales Politiques et Littéraires*, l'organe parisien si avantageusement connu, lequel nous consacre une bonne partie de son numéro du 14 juillet.

Après une longue et aimable allusion à nos fêtes, par le chroniqueur Sergines, on y retrouve une page exquise, de François Coppée, où l'illustre académicien s'occupe de nos poètes et de notre poésie.

Cette amicale attention du poète des humbles vaut qu'on en conserve le gage, et nous citons en entier :

POÉSIE CANADIENNE

La France ! Elle est partout où notre esprit français subsiste et où l'âme française demeure, et M. Fréchette et ses *Poésies canadiennes* nous l'ont bien montré !

Il y avait un coin de l'Exposition universelle, tout un coin spécial et bien français, dans l'admirable *exposition* du Canada. C'était le coin de la librairie, le coin des poètes, pourrait-on dire, comme en parlant de Westminster. Que d'ouvrages à lire, écrits dans notre langue, par des Canadiens, et publiés à Montréal, à Québec, à Lévis ! Il y avait des journaux hebdomadaires avec gravures, comparables à l'*Illustration*, des revues, de gros ouvrages de littérature et d'histoire. Il y avait jusqu'à un journal de caricatures, qui prouvait que la charge, cette plaisanterie bien française, est fort joliment bien enlevée par les dessinateurs de la Nouvelle-France. On regarda fort peu ce coin particulier, qui était loin du centre, loin du passant, et qui avait l'air bien sérieux.

Moi seul, peut-être, m'en occupai, et je reçus alors du Canada toute une caisse d'ouvrages remarquables, une bibliothèque véritable, que l'administration gouvernementale même du Canada m'expédiait, grâce justement à M. Fréchette.

Il y a déjà plus d'un siècle et demi que le Canada a été cédé, et les Canadiens appellent toujours la France leur mère !

Ils ont un poète, Crémazie, qui a écrit un poème admirable : le *Drapeau de Carillon*. — Carillon, victoire héroïque gagnée par nos aïeux, au bout du monde, et dont le nom nous est presque inconnu !

Dans ces vers, le poète Crémazie raconte que le drapeau français qui flottait à Carillon est conservé pieusement par un vieux soldat de Montcalm, au fond d'une chaumière où, en secret, la nuit, les vieux Canadiens conquis vont, le soir, le toucher, en parlant de Montcalm, le *marquis*, le vaincu, et de Lévis, le victorieux !

Un jour, le vieux soldat de Carillon se sent enflammé d'une idée sublime, et qui lui paraît toute simple. Il roulera ce drapeau, sauvé des mains anglaises, sur sa poitrine et, quittant le Saint-Laurent, il ira à Versailles le porter au roi, en lui disant :

— Sire, voilà revenu en France, notre drapeau criblé de balles et fleurdélié d'or !
Et le soldat s'en va.

Il débarque à Saint-Malo. Il fait à pied la route de

Versailles. Il arrive dans la grande cité solennelle. Quel est ce bonhomme bronzé, cassé, poudreux ?

— Je veux voir le roi !

On lui rit au nez.

— Je veux voir le roi ! J'ai à lui remettre le drapeau de Carillon ! Le drapeau du Canada !

Carillon ! le Canada ! Ah ! Sa Majesté a bien autre chose à faire ! Louis XV soupe, ce soir, avec la Du Barry. Il se moque bien du drapeau de Montcalm ; il s'est bien moqué de Duplex, aux Indes !

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi, Le pauvre Canadien perdit toute espérance. Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi En pleurant avec lui consolaient sa souffrance.

Ayant bu jusqu'au bout la coupe de douleur, Enfin il s'éloigna de la France adorée ! Trompé dans son espoir, brisé par le malheur, Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Il revient au pays.

Il ment aux compagnons. Il ne leur dit pas qu'on les oublie ; que le Bourbon peut dormir, maintenant que le Canada et ses *arpents de neige* ne le préoccupent plus.

Il leur dit :

— Les soldats français reviendront. Ils reviendront et Montcalm sera vengé !

Et il meurt, une nuit, sur la neige blanche, avec son drapeau blanc pour linceul.

On sait par cœur ces vers de Crémazie, à Québec et à Montréal.

Ne dites pas que ce sont là de vieilles histoires. Le Canada de Louis XV, c'est l'Alsace-Lorraine du dix-huitième siècle.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

*** Enfin, les *Annales* donnent encore un intéressant chapitre d'histoire, relatif à la cession du Canada, et signé par un autre académicien, M. Albert Sorel. Voilà encore un travail qui mérite de figurer au trésor de nos annales nationales, et LE MONDE ILLUSTRÉ se fera également un devoir de le placer sous les yeux de ses lecteurs.

Un seul détail jure un peu sur l'ensemble, dans la publicité dont les *Annales Politiques et Littéraires* ont voulu faire les frais à notre égard, c'est la publication de vues trop peu fidèles de Québec, Montréal et Ottawa. Ces gravures, rééditées par le confrère parisien, si jamais elles ont été vraies, datent assurément de plus d'un siècle passé. Et nous sommes d'avis qu'il aurait pu trouver beaucoup mieux, pour donner à son public une idée juste de nos progrès immenses et de notre situation très enviable de l'heure présente.

Il est probable que les *Annales* auront emprunté à quelque très vieux récit de voyageur français en Amérique des illustrations assez peu contrôlées. L'erreur porte plutôt à rire qu'à gémir ; et elle n'a rien d'irréparable. A tout tableau bien fini, il faut des ombres : les illustrations des *Annales* sont les ombres du tableau d'honneur fait à notre intention.

*** Une femme vient de mourir, qui n'était pas une souveraine, qui n'avait jamais accompli aucune action d'éclat, qui n'appartenait à aucune famille illustre et dont le décès, cependant, a eu du retentissement, à travers le monde, plus que n'en a souvent celui d'une reine, d'une héroïne ou d'une très-grande dame. Celle que la mort vient de moissonner presque inopinément eut pour seul mérite d'avoir été la digne épouse d'un héros, placé, tant par ses propres mérites que par la force des circonstances, à la tête d'un petit peuple vaillant, en train de tenir tête à un grand empire et de l'humilier peut-être jusqu'à la défaite définitive.

Il s'agit de Mme Paul Kruger, l'épouse du valeureux président du Transvaal, lequel voyage actuellement en Europe et n'aura pas eu même la suprême consolation d'un dernier entretien avec la fidèle compagne de sa vie, à l'heure du grand départ.

Mme Kruger est morte, à Prétoria, il y a quelques jours, lorsque rien ne laissait prévoir un dénouement fatal aussi rapide, malgré l'âge avancé qu'elle avait atteint. Cette mort a réveillé, dans l'univers entier, un regain de sympathie pour les intrépides Boers et leur vieux mais irréductible président, qui défendent jusqu'au martyre, leurs libertés nationales, avec leur

territoire, contre l'envahissement des ambitions britanniques.

L'état-major anglais, qui détenait en otage Mme Kruger, à Prétoria, a eu le bon esprit, rapporte-t-on, de lui faire les funérailles dues à son rang de femme du président d'un État souverain. Puisse ce rapport être vrai ! Il palliera quelques-unes des atrocités, plus ou moins justifiées par la guerre infamante qui se poursuit contre le bon sens et contre l'équité : atrocités dont on impute les responsabilités directes à ce même état-major.



Mme Paul Kruger, décédée

Pour sa part, LE MONDE ILLUSTRÉ ne croit pas trop faire en saluant d'un dernier hommage, par la publication de son portrait, celle qui mérita d'être l'épouse de Paul Kruger et l'aida, de ses conseils et de son appui moral, à être le grand homme dont l'histoire gardera longtemps le souvenir.

*** Les habitués du Théâtre National Français, et tous ceux qui s'intéressent à ce qu'ils croyaient être une sincère tentative d'implanter en permanence à Montréal une "scène nationale française", ont éprouvé bien des surprises, depuis ces derniers temps, au sujet de cette entreprise.

La dernière, et non la moins violente, a été l'annonce des renvois successifs, du nombre des pensionnaires, de Mesdames Charmon et Oldcastle, ainsi que de M. Emile Lacroix, trois artistes de carrière, dont on avait, il y a quelques semaines à peine, renforcé la troupe, à grand renfort de réclame.

Si l'étonnement fut considérable, quand cette adjonction fut faite, à la pensée qu'on était allé chercher ces recrues sur les scènes yankees, pour constituer ici une troupe française, au lieu d'aller demander à la France des artistes français, l'ébahissement n'est pas moins général, à la suite des violents coups de tam-tam qui accompagnèrent cette importation étrange en soi, de constater que la direction croit déjà devoir se débarrasser de ces artistes, et juste au moment où leur valeur commençait à s'affirmer, où, dominant les préjugés des débuts, la sympathie allait leur venir.

En effet, Mesdames Charmon et Oldcastle paraissent sur le point de démontrer qu'en dépit d'un long et exclusif usage de l'anglais, elles pouvaient se familiariser de nouveau à fonds, avec la langue française, qu'elles possèdent assurément très bien ; de plus, elles allaient donner des preuves incontestables de leur valeur artistique impossible à nier, et voilà qu'au moment de les faire accepter et acclamer, on les renvoie. Mieux valait ne les jamais faire venir, ou bien les garder, une fois qu'on avait résolu de les introduire sur cette scène, à laquelle elles eussent sûrement, et avant peu, ajouté un réel éclat.

Les mêmes considérations s'appliquent au cas de M. Emile Lacroix.

Comme cet artiste est, de plus, l'un de nos compatriotes canadiens-français, particulièrement dignes de toutes nos sympathies, à ce seul titre, je crois devoir lui consacrer ici quelques notes biographiques, que j'emprunte à un article de mon confrère M. L.-B.

Robillard, dans le *Pionnier* ; elles serviront à accompagner la franche et intelligente figure de M. Lacroix, que LE MONDE ILLUSTRÉ tient à présenter à ses lecteurs, avant qu'il ne nous quitte définitivement.

Voici ce qu'on raconte de la carrière de M. Emile Lacroix :

La famille de M. Lacroix demeurait à Chambly, P.Q., et fut obligée de s'expatrier alors que le jeune Emile n'avait que dix ans. Il va sans dire que son instruction n'était pas parfaite.

Après plusieurs années passées aux Etats-Unis, ses parents, regrettant de n'avoir pu faire instruire leur enfant et ayant eux-mêmes la nostalgie du pays, lui parlèrent souvent du Canada, de la langue française et de notre religion. Ils lui inculquèrent un vif désir de s'instruire et de revoir son pays natal. Un jour, le jeune Emile, à qui sa mère parlait d'acheter un costume, répondit : "Maman, je n'ai pas besoin d'habits neufs ; mets cela de côté pour me permettre de revoir le pays de mes amours le Canada," et d'aller m'y instruire dans notre belle langue française.

Cette idée d'Emile fut mise à exécution. A quinze ans, il revenait sur ce sol canadien, où son digne père, à la parole vibrante du grand Papineau, abandonnant tout, avait pris le fusil pour la défense de nos libertés.

Pendant un certain laps de temps, le jeune Emile suivit les cours de l'Académie Sainte-Marie, à Montréal, dont son cousin, M. A.-E. Lacroix était le principal. Ses succès scolaires étonnèrent ses professeurs ; mais bientôt l'amour des siens le rappela aux Etats-Unis. C'est là, à Lowell, Mass., que nous le retrouvons, faisant partie d'un club dramatique ; sa notion de l'art date de là. Un jour, une troupe américaine, de passage, eut besoin d'un artiste *genre français*. Lacroix, tout aussitôt, vint chez le directeur et, quatre heures après, obtint sur la scène un succès précurseur de ceux qui devaient lui sourire dans l'avenir.

Le premier pas étant fait et assuré par un triomphe, Lacroix se lance à corps perdu sur les scènes américaines : pas une ville des Etats-Unis n'a vu un artiste plus aimé, un acteur plus consciencieux, un camarade plus estimé.

Suivons-le dans sa carrière dramatique. Il s'engagea à la Cie Brooks-Dixon, New York, avec laquelle il joua pendant trois années. Il fit le même temps dans la troupe de Bartley-Campbell, célèbre auteur américain.

Nous le trouvons ensuite à Winnipeg et à Saint-Paul, où il joua deux pièces nouvelles par semaine ; en Californie, avec Nelly McHenry et Jefferson Klasse-Belanger.

De retour à New-York, M. Emile Lacroix fut choisi parmi tous ses confrères pour la mise en scène de Geneviève de Brabant, et devint directeur artistique.

Dans cette course, nous le voyons toujours admiré, toujours applaudi, toujours choyé du public américain, jusqu'au jour où M. Paul Cazeneuve, cet artiste au talent incontestable et incontesté, l'engagea pour le Théâtre National Français de Montréal. Si sa diction pêche un peu (il a été vingt-deux ans sur les scènes américaines), son geste et sa tenue le mettent au premier rang. N'en déplaise aux critiques ignares. Ajoutons que M. Lacroix, d'après des renseignements obtenus lors de mon récent voyage aux Etats-Unis, s'est créé une jolie petite fortune, par son esprit d'ordre et d'économie.

On peut voir, par cette monographie, que notre compatriote Lacroix n'est pas le premier-venu, et qu'en dehors des réels mérites artistiques, de la maîtrise même, j'oserais dire, sous certains aspects de son art, dont il a fait preuve, malgré les préventions dont il fut l'objet, on peut voir que Lacroix avait droit à un tout autre traitement que celui dont il aura été l'objet, au Théâtre National Français.

Si l'on s'en rapporte aux bruits courants, le renvoi de Lacroix, comme celui de Mesdames Charmon et Oldcastle, serait le résultat des intrigues d'une certaine coterie, parmi quelques-uns des anciens artistes de la compagnie et leurs familiers. On aurait forcé la main à la direction qui, après avoir passé outre pour l'engagement de ces artistes, aurait ensuite faibli, devant des menaces de révolte et de grève, et se serait rendu à condition, sacrifiant les engagés de son choix. Les révoltés, les grévistes seraient des sujets appréhendés, la concurrence d'artistes de carrière et plutôt que de désirer s'améliorer et passer maîtres, au contact de ceux-ci et à leur école, préférant garder le monopole, avec leur condition d'apprentis-artistes à perpétuité.

L'intérêt que nous portons ici à l'entreprise du Théâtre National Français m'engage à signaler à la

direction tout le danger qu'il y a dans ces tergiversations et ces faiblesses de sa part. Si vraiment elle songe à nous donner une "scène nationale," il lui faut avoir la clairvoyance d'en recruter avec tact et discernement les éléments constitutifs, que ce soit ici, en France, aux Etats-Unis ou ailleurs ; mais il lui faut, de plus, avoir la force, après avoir rassemblé ces éléments, de les maintenir en place, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur entier épanouissement, quelles que soient les susceptibilités, de métier ou autres, qui en puissent être offusquées.

Si la direction ne visait pas à ce but éminemment national, qui seul la rendra digne de nos chaudes sympathies ; si elle n'avait que la recette en vue et l'opportunisme comme moyen, son entreprise nous paraîtrait avoir infiniment moins sa raison d'être.

Ce qu'il nous faut, c'est un théâtre canadien-français : ni yankee, ni purement français dans son personnel, mais pouvant s'aider de l'une ou de l'autre de ces sources, selon le cas, et dans la proportion que de droit, pour son recrutement. Car enfin, nous n'avons pas, chez nous, d'artistes de carrière, et, pour en former, à même les bons éléments que nous pouvons offrir, il faut des modèles. Lacroix était de force à remplir ce rôle, pour sa bonne part ; il l'a prouvé.



Photo M. Richard
M. ÉMILE LACROIX

Heureusement, il ne paraît pas qu'il s'en aille aussi définitivement que je le disais plus haut. Lacroix reviendrait chez nous avant longtemps, obéissant à son instinctif amour du pays natal, pour y exercer ses talents sur une autre des scènes de notre ville, vraisemblablement une nouvelle scène française, qu'on s'efforcera de rendre essentiellement "nationale". Il se pourrait que Lacroix y entraînerait bien des sympathies et de la clientèle qui vont aujourd'hui au Théâtre National Français et que celui-ci n'aura pas su conserver, si sa direction n'adopte pas d'urgence une attitude plus virile, plus nette et plus tranchée.

Tout ceci soit dit pour sauver des positions qui peuvent l'être encore, et dans l'unique intérêt du théâtre national canadien-français, qui doit se créer et qui peut vivre.

RENÉ BERNARD.

ORIGINE DES PHRASES CÉLÈBRES

Si nul n'est censé ignorer la loi, nul ne méconnaît davantage que toutes les phrases célèbres et toutes les citations qui sont répétées tous les jours dans la littérature et dans la conversation ont été empruntées aux plus illustres poètes et aux plus grands écrivains français. Mais ce que l'on ne sait pas généralement, c'est à quel morceau choisi telle ou telle citation a été prise ; de là, il résulte souvent un réel embarras pour celui qui en fait l'emploi. J'ai donc pensé qu'il serait peut-être agréable à vous tous, amis connus et inconnus, de connaître ces origines et, à cet effet, je trace

ici les plus répétées de ces phrases célèbres, non pas pour épater les populations par ma sagesse, mais uniquement pour vous faire plaisir. Voici d'abord celles-ci, qui sont passées à l'état de dictons populaires :

Un vilain pipelet laissait poser le soir,
Tous ses locataires exprès sur le trottoir.
Un jour ayant été rossé de telle sorte
Par l'un d'eux, fatigué de ces fantaisies-là,
Qu'à présent il s'en va bien vite ouvrir la porte,
L'autre ayant dit :

"Frappez et on vous ouvrira !"

A ce qu'on m'a conté, le Shah de Perse, un jour,
Faisait, en sommeillant, un doux rêve d'amour.

—Sire, un homme voudrait...

—Dites-lui qu'il m'embête.

—Mais c'est un créancier...

—Qu'on lui coupe la tête !

Et le Fils du Soleil reprit son rêve d'or.

"Ne réveillez jamais le Shah qui dort."

Dans les petits chalets d'utilité publique,
La recette décroît chaque jour un peu plus.
Aussi pour remédier à cet état critique,
En grosses lettres d'or a-t-on écrit dessus :
"Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui."

Un long tambour-major, pressé par la famine,
Faisait son déjeuner d'une simple sardine ;
Comme il s'en régala, il s'écria : "Ma foi !
"On a souvent besoin d'un plus petit que soi."

A Waterloo, la Garde accablée de mitraille,
Luttait jusqu'à la mort en ce combat sanglant.
"Rendez-vous !" dit l'Anglais. Alors dans la bataille
Cambronne répondit par un mot très coulant :
"Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément."

Un pauvre enfant mendiait, murmurant sa romance,
Et de plus d'un refus il essayait l'affront,
Quand d'un cinquième étage tombent avec violence
Deux pièces d'un franc qui le blessent au front :
"L'enfant avait reçu deux balles dans la tête."

Et enfin, pour terminer, ce délicat morceau de superbe poésie tragique, fin d'un poème qui mériterai de figurer parmi nos grands classiques.

—Mais as-tu vu le roi, connaît-il le mystère ?
—J'ai voulu lui parler, il m'a dit de me taire.
—Te taire ? Ah ! quel outrage ! En eus-tu la vertu ?
Réponds-moi, t'es-tu tu ? Toi qu'on sait si têtue ?
—Non. Je pouvais flir, j'ai préféré lui dire :
"Avant que de mourir, écoute-moi, ô sire !"
"Quand je sus que tu sus qu'il sut que nous savions
"Qu'ils savaient qu'on avait l'endroit où nous avions
"Été trahis la nuit par le sort de nos armes,
"Je m'écriai : " Hélas ! " les yeux remplis de larmes,
"Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,
"La vie est un opprobre et la mort un devoir."
—Ah ! dit-il, alors tu peux mourir.—Mais vois-tu,
Il fallait ce courage et je ne l'ai point eu !
Etc., etc.

Maintenant, vous savez, s'il y en a d'autres qui vous embarrassent, vous n'avez qu'à me le dire.

G. DARY.

FRASERVILLE

(Voir gravures)

Cet endroit est aussi appelé La Rivière du Loup en bas, par opposition à celle d'en haut, sise au comté de Maskinongé.

Fraserville, offre à la fois, le type d'une petite ville industrielle des plus prospère, et d'une place d'eau très recherchée.

La Pointe, presque assez étendue, qui s'avance dans le fleuve, tout auprès de Fraserville, est garnie d'hôtels superbes et de gracieuses, villas où toute une population de citadins vient passer les jours de la belle saison.

Les vues de Fraserville, que publie aujourd'hui le MONDE ILLUSTRÉ, donneront à nos lecteurs une idée assez nette de cette jeune cité industrielle et coquette, l'une des gloires de notre province.

Quand tant d'autres seront oubliés, on lira encore M. Thiers, parce qu'il a parlé de Napoléon. L'insecte a bien son chêne choisi.—BARBEY D'AUREVILLY.

Les géôliers de Napoléon Ier jugés par un Anglais

(Suite et fin)

Misérables questions d'argent

Les Anglais accordent-ils, du moins, à Napoléon les ressources nécessaires au genre de vie qu'ils lui infligent ? Pas davantage. Ce ne sont que marchandages et lésineries, et lord Rosebery n'hésite pas à dire de la question d'argent qu'elle est "la plus dégoûtante de toutes". Il semble même que, sur ce point, Lowe ait montré moins de rigueur que le ministère, qui avait fixé le budget de Napoléon et de sa suite (en tout cinquante et une personnes) à huit mille livres sterling (200,000 francs). Mais à Sainte-Hélène, tout "est monté à des prix extravagants". Lowe propose alors de porter les dépenses à douze mille livres, chiffre de son propre traitement. Il est vrai que cet accès de générosité ne dura guère. Soit que Lowe eût reçu des ordres formels, soit qu'il ait voulu faire payer au prisonnier son indocilité, en lui coupant les vivres, on le voit sans cesse occupé à quelque réduction. Il fait des remontrances à Montholon sur la consommation du vin et de la viande. Il met ses pensionnaires au régime et à la portion congrue. Napoléon, qui avait d'abord laissé le gouverneur libre d'agir à sa guise, pourvu qu'on ne le mêlât point à ces affaires, fait venir son intendant et ordonne l'économie. Il visite la table de ses serviteurs et constate qu'ils ont à peine de quoi manger. Le vin manquait souvent à sa propre table, et il était, ainsi que la viande, de qualité inférieure. Alors l'Empereur fait venir un grand coup : il fait vendre une partie de son argenterie ; plus tard, le combustible ayant manqué, il commanda de brûler son lit. Lowe s'émeut, craint que le bruit ne se répande en Europe et n'y fasse scandale. Il balbutia des excuses. Mais il revint vite à ses errements. Il fournit à Napoléon les livres que celui-ci demandait pour écrire le récit de ses campagnes... Seulement, il lui en adressa la note.

Les bassesses d'un ridicule espionnage

Le principal souci du ministère anglais, et d'ailleurs des puissances coalisées, était d'empêcher Napoléon de s'échapper et de recommencer à troubler le monde. Lowe avait reçu, à ce sujet, des instructions spéciales. Il paraissait fort tranquille, cependant, et avait déclaré à Castlereagh qu'il n'apercevait nul moyen, nulle chance d'évasion. Cockburn déclarait de même "que le diable lui-même ne sortirait pas." Et, en effet, comment fuir de cette île ? Le plan de Longwood est comme découpé dans le bloc de granit qu'est Sainte-Hélène. La mer et des rochers à pic l'entourent de trois côtés. De l'autre, il ne communique avec l'île que par une sorte d'isthme, si étroit et de pente si raide "qu'il suffirait de cinquante hommes pour le défendre contre dix mille."

Ce n'est pas tout. Le 53^e régiment et une compagnie du 66^e sont campés à une portée de fusil de la maison. L'enceinte entière est gardée par de petits détachements ; le soir, le cordon de sentinelles se resserre tellement qu'elles se touchent presque. Il y a une escadre dans la rade. Des frégates croisent incessamment le long des côtes. Tout navire est signalé à soixante milles de distance et aucun n'est autorisé à faire relâche. N'importe ! Lowe est tourmenté jour et nuit par la crainte d'une évasion. Il ajoute batterie sur batterie et poste sur poste. On raille cette débauche de surveillance, et Montchenu, le commissaire français, dit que, dès qu'on a vu un chien passer quelque part, immédiatement on place un factionnaire ou deux à l'endroit suspect. Et Lowe n'est pas rassuré encore ! Cela devient une maladie ; il en perd l'appétit et le sommeil. Après six entrevues en trois mois, Napoléon refuse de le recevoir.

Désormais, on vit l'ombre de Lowe révoqué autour de Longwood. Le temps vint où, malade, le prisonnier ne se montra même plus aux fenêtres. Alors le gou-

verneur s'affole. L'Empereur n'était-il pas en train de glisser, par un ravin impraticable, vers quelque mystérieux bateau sous-marin qui l'attendait ? Le 29 août 1819, Lowe écrit à "Napoléon Bonaparte" une lettre pour l'informer que l'officier de service avait ordre de le voir chaque jour et qu'il était libre d'employer tel moyen qu'il jugerait nécessaire pour remplir cette mission. Si, à dix heures du matin, Napoléon n'avait pas encore paru, l'officier devait pénétrer de vive force dans sa chambre ! Napoléon répondit que, s'il lui fallait choisir entre la mort et de pareilles ignominies, il n'hésiterait point. Lowe n'osa pas mettre sa menace à exécution. Mais voici des fragments de rapports du capitaine Nicholls, par lesquels on jugera de la besogne à laquelle le gouverneur condamnait ses subordonnés.

"... 3 avril 1820 : Napoléon continue à demeurer invisible. Je n'ai pas réussi à l'apercevoir depuis le 25 du mois dernier...—19 avril : Je suis resté aujourd'hui douze heures sur mes jambes, m'efforçant de voir Napoléon Bonaparte ; je n'y suis parvenu que le soir ; j'ai eu beaucoup de jours pareils que je suis de service à Longwood...—23 avril : Je crois bien que j'ai vu aujourd'hui Napoléon Bonaparte, en train de repasser ses rasoirs, dans son cabinet de toilette...—28 avril : Je suis obligé de demander la permission de remarquer qu'hier, pour l'exécution de mon service, j'ai dû rester debout plus de dix heures, m'efforçant d'apercevoir Napoléon Bonaparte, soit dans son petit jardin, soit à l'une de ses fenêtres. Mais je n'ai pu y réussir..."

Y eut-il de réelles tentatives pour faire évader Napoléon de Sainte-Hélène ? lord Rosebery ne le pense point. Nous dirons même que le doute n'est pas permis. Comment prendre au sérieux des projets tels que celui de deux mille exilés rassemblés au Brésil pour "tenter un coup", tels que ceux de Marceroni, menteur et faussaire avéré, qui aurait amené un bateau à vapeur, ou d'un certain Latapie, inventeur d'un sous-marin, etc. Qu'une pareille idée ait germé dans le cerveau des contemporains, rien de plus naturel et c'était fatal. Mais nous savons déjà que l'île était inaccessible. Au surplus, le plan proposé aurait-il eu chance de réussir, Napoléon l'eût refusé. Et

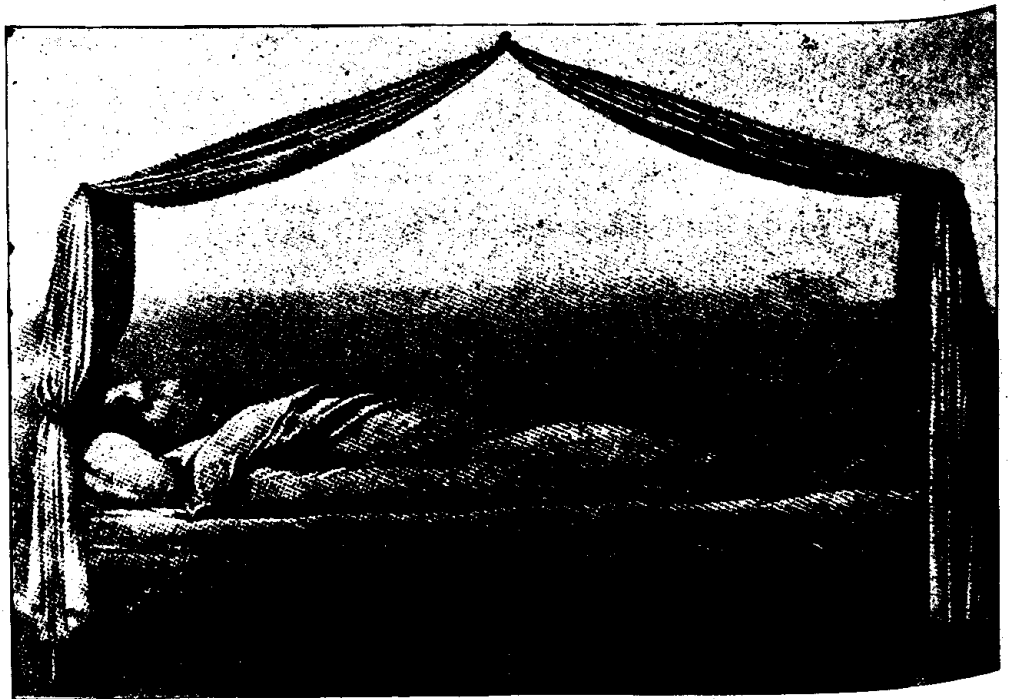
il refusa effectivement, Gourgand et Las Cases l'affirment et Montholon écrit dans son journal : "Un plan d'évasion est soumis à l'empereur. Il l'écoute sans intérêt et demande le Dictionnaire historique."

La journée du prisonnier

Si affreux que soit ce séjour, il faut y vivre, cependant. Lord Rosebery nous trace un tableau pittoresque de l'existence que Napoléon s'était faite à Sainte-Hélène, et il n'a qu'à laisser parler les faits pour que l'émotion jaillisse.

"... Longwood n'était qu'une agglomération de baraques construites pour servir d'abri aux bestiaux. L'endroit était balayé sans cesse par les vents ; pas d'ombre, beaucoup d'humidité... Le maître de tant de palais était réduit maintenant à deux petites pièces d'égale dimension, environ quatorze pieds sur douze, et dix ou onze de hauteur. Chacune d'elles était éclairée par deux petites fenêtres qui regardaient le bivouac du régiment anglais. Dans un coin, était le petit lit de camp où Napoléon dormait, la veille de Marengo et d'Austerlitz. Un paravent masquait la chambre et du fond. Entre le paravent et la cheminée, un canapé où Napoléon passait la plus grande partie de sa journée. Au milieu de toute cette misère, une magnifique toilette, garnie d'aiguillères et de cuvettes d'argent, déployait sa splendeur inattendue. Puis, c'étaient quelques souvenirs : une peinture d'Isabeau, représentant Marie Louise, qui vivait alors, heureuse et innocente, à Parme ; deux portraits, par Thibault, du roi de Rome, à cheval sur un mouton et mettant sa pantoufle ; un buste de l'enfant, une miniature de Joséphine. Au mur de la chambre étaient suspendus le réveille-matin du grand Frédéric, pris à Potsdam, et la montre portée par le Premier Consul en Italie, avec une tresse de cheveux de Marie-Louise en guise de chaîne.

"Dans la seconde chambre, on voyait un bureau, quelques rayons de bibliothèque et un autre lit. L'Empereur s'y reposait dans la journée ou venait s'y coucher, en quittant le premier, lorsqu'il était agité, la nuit, et tourmenté par l'insomnie, comme cela lui arrivait presque toujours. O'Meara fait un portrait pittoresque de Napoléon dans sa chambre à coucher. Il s'asseyait sur son canapé, qui était couvert d'une longue et large draperie. "Là s'étendait Napoléon, vêtu de sa robe de chambre blanche du matin, d'un pantalon à pieds, également blanc. Sur la tête un "madras" rouge à carreaux et le col de sa chemise ouvert ; point de cravate. Sa physionomie était agitée. Devant lui une petite table ronde avec quelques livres ; au pied gisaient en tas, pêle-mêle sur le tapis, les vo-



NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT (5 MAI 1821)

Jusqu'à la fin l'Empereur rechercha tout ce qui lui rappelait le passé de gloire qu'il avait donné à la France, et cette vie de soldat qu'il avait aimé passionnément. Aussi est-ce sur le modeste lit de camp où il avait couché la veille de Marengo et d'Austerlitz qu'il voulut s'endormir de son dernier sommeil.

lumes déjà lus." Son costume ordinaire était, cependant, un peu moins négligé. Il était habillé d'un uniforme de chasse vert avec des boutons assortis ; et quand le drap fut usé, il le fit retourner plutôt que de porter du drap anglais. Des bas et des culottes de caesimir blanc complétaient son costume. Il renonça à son uniforme des Chasseurs de la Garde, six semaines après son arrivée dans l'île. Il conserva, cependant, le fameux petit chapeau.

"Comment avait-il arrangé sa vie ?

"Il déjeunait seul à onze heures, s'habillait pour la journée à deux heures environ, et dînait d'abord à sept heures. Plus tard, il mit le dîner à quatre heures. Il y eut un nouvel arrangement un peu avant le départ de Gourgaud. Ces changements avaient surtout pour but de tromper l'ennui des longues journées ou de remplir le vide des longues soirées. Car l'Empereur passait presque tous les jours dans sa hutte, lisant, écrivant, causant, et au milieu de tout cela "s'ennuyant à la mort."

"L'unique plaisir dans la vie du prisonnier était l'arrivée des livres. Il s'enfermait avec eux dans sa hutte, pendant des jours et des jours, s'y baignait, s'en régalaient, en faisait une vraie débauche. Même sans cela, il aimait mieux rester chez lui. Il haïssait tout ce qui rappelait la prison : les sentinelles, l'officier d'ordonnance, la possibilité de rencontrer Lowe. En restant chez lui, dit-il à Gourgaud, il conserve sa dignité. Là, il est toujours empereur, et c'est la seule façon dont il puisse vivre. Il tâche donc de prendre de l'exercice à l'intérieur. Lowe rapporte un jour que l'Empereur s'était fait construire un cheval de bois, fait de poutres croisées. Il s'asseyait à l'une des extrémités de la poutre, tandis qu'un contrepoids très lourd était suspendu à l'autre extrémité et il imprimait à l'appareil un mouvement de bascule. Ces remèdes ne réussissaient pas. Le manque d'exercice le rendait malade ; il avait des attaques de scorbut, ses jambes enflaient ; il éprouvait alors une sorte de satisfaction malade à constater que ses souffrances étaient l'effet des restrictions imposées par le gouverneur. Pendant la dernière année, il fut repris du désir de vivre ; on le revit quelquefois monter à cheval.

"Mais sa principale occupation, ce fut son jardin. On le voyait entouré d'une équipe de terrassiers chinois, planter, creuser, remuer la terre. Un grand artiste, dit Montholon, aurait trouvé un sujet digne de son pinceau dans ce puissant conquérant, chaussé de pantoufles rouges et coiffé d'un grand chapeau de paille, la bêche en main, travaillant dès l'aube. Paul Delaroche fit un portrait de lui dans ce costume ; il l'a représenté se reposant de son travail, le visage flasque et alourdi. Quel que fût le temps, ses compagnons étaient obligés de se prêter à ses fantaisies de jardinage. Peut-être, d'ailleurs, cette occupation leur agréait-elle mieux que les autres, car, à l'intérieur, ils avaient une rude besogne. Il fallait recopier ce qu'écrivait Napoléon. Son écriture, presque illisible de tout temps, l'était devenue absolument vers la fin. Le plus souvent il dictait ; ses séances de dictées étaient terribles !...

"On nous assure qu'un jour, à Longwood, il dicta quatorze heures de suite. La sténographie était inconnue des membres de sa maison : aussi la tâche était-elle des plus pénibles. Quelquefois Napoléon dictait pendant des nuits entières. On éveillait Gourgaud à quatre heures du matin pour prendre la place de Montholon, qui n'en pouvait plus.

"Outre le jardinage, l'équitation, la lecture et la dictée, Napoléon avait encore quelques distractions. A un certain moment, il lui prit fantaisie d'acheter des agneaux, de les apprivoiser. De chasse proprement dite, il n'en avait point. Lowe fit lâcher quelques lapins, afin que l'empereur pût les tirer, mais comme il faisait toujours les choses en maladroit, et à contretemps, il choisit le moment où Napoléon venait de planter de jeunes arbres. Les rats, suivant toute apparence, tuèrent les lapins et sauvèrent les arbres. En tout cas, les lapins disparurent.

"Au commencement, il sortait à cheval. Mais la présence d'un officier anglais, toujours sur ses talons,

lui était intolérable, et il resta quatre ans sans monter. Pendant ce long repos, il disait plaisamment de son cheval : "C'est un chanoine, s'il en fût ; il est bien nourri et ne fait rien..."

Tout cela, même agrémenté de parties d'échecs ou de reversi et de lectures à haute voix, était un bien faible remède contre la plus terrible maladie des exilés et des captifs : l'ennui.

Aussi, dit lord Rosebery, on ne peut s'empêcher de penser à l'animal en cage, qui arpente en long et en large, sans trêve comme sans but, le repaire où il est emprisonné, et dont les sauvages prunelles explorent le monde extérieur avec un farouche désespoir. Si Gourgaud s'ennuie "à la mort", que dire de l'Empereur ? D'ordinaire, il est calme et stoïque. Quelquefois, il se réfugie dans une sorte de grandeur abstraite ; quelquefois, il laisse échapper un gémissement sublime : "L'adversité manquait à "ma carrière !..." Il prend un des annuaires de son règne : "Quel bel empire ! 83 millions d'hommes sous mes ordres, plus de la moitié de la population de l'Europe !" Il essaye de maîtriser son émotion en tournant les feuillets ; mais il est trop visiblement af-



REDINGOTE EN PIQUÉ BLANC PORTÉE PAR NAPOLEON A SAINTE-HELENE

Vêtu de cette redingote blanche, d'un pantalon à pieds, un foulard flottant autour du cou, Napoléon passait ses journées dans sa chambre, lisant ou dictant la plus grande partie du temps, pour chercher à distraire son ennui.

(Collection de S. A. I. le Prince Victor)

fecté. Un autre jour, il est assis en silence, la tête dans ses mains. A la fin, il se lève : "Après tout, "s'écrie-t-il, quel roman que ma vie !..." Et il sort de la chambre..."

Lente agonie.—La conclusion d'un écrivain anglais

"... Pendant six ans, poursuit lord Rosebery, Napoléon connut l'amertume d'une mort lente, désolée, hantée par le regret. Il n'y a point, dans l'histoire, de position analogue à la sienne. Nos ministres avaient été déçus dans l'espoir que le gouvernement français le ferait pendre ou fusiller. L'Europe eut à ramasser tout son courage pour cette tâche sans précédent, de bâillonner, de paralyser une intelligence et une force qui se trouvaient trop gigantesques pour le bien-être et la sécurité du monde. Tel est le problème étrange, unique, effroyable, qui rend les souvenirs de Sainte-Hélène si profondément douloureux et attirants."

Oui, ce furent six années d'agonie. Avant d'être interné à Sainte-Hélène, Napoléon souffrait déjà, et sans doute depuis longtemps, de la maladie qui devait

l'emporter. Mais les rigueurs de sa captivité et le climat de l'île précipitèrent les progrès du mal. Dès la fin de 1816, Gourgaud note que l'Empereur se plaint de douleurs de foie, que ses jambes enflent, qu'il marche difficilement. Napoléon, comme l'autopsie, le prouva, succomba à un cancer du pyllore, maladie héréditaire dans sa famille et qui avait enlevé son père. Personne, — surtout les médecins ! — ne soupçonna la gravité du mal et l'imminence du dénouement.

Cette mort même ne désarma pas la haine de Lowe. Il refusa d'autoriser le transfert du corps en Europe (sur ce point, d'ailleurs, il n'était pas le maître), et prétendit que, sur le cercueil, le nom de *Bonaparte* fût ajouté à celui de *Napoléon*.

Voici la conclusion à laquelle s'arrête lord Rosebery, et dans laquelle il résume l'impression qui ressort des témoignages patiemment réunis et contrôlés par lui :

"Si c'était possible, nous voudrions ignorer tout ce qui a été écrit sur ce sujet, car c'est une lecture particulièrement pénible pour un Anglais. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que notre gouvernement se soit chargé de la garde de Napoléon, et, plus encore, que cette tâche ait été remplie dans un esprit aussi méprisable et par d'aussi malencontreux agents. Si Sainte-Hélène rappelle de cruels souvenirs aux Français, bien plus cruels encore sont ceux que son nom éveille parmi nous..."

On peut considérer que ce jugement est définitif et sera celui même de l'Histoire. Telle est d'ailleurs la justice immanente des choses. Tandis que la captivité de Sainte-Hélène a imprimé une tache au nom des gardiens de Napoléon, cette douloureuse épreuve n'a fait qu'ajouter un rayonnement suprême à la gloire de l'Empereur.

NOTES ET IMPRESSIONS

Chaque grand artiste refrappe l'art à son image.—VICTOR HUGO.

—A la campagne, comme les oiseaux j'ai soif d'espace et de liberté.—LYSANGE.

Si saint Paul vivait de nos jours, il se ferait journaliste.—Mgr KETTELER.

Avec les femmes, il ne suffit pas d'être un grand homme, il faut avoir la figure de l'emploi.—CHERBULLIEZ.

Tel est le lot de l'imperfection humaine que tout blâmer est le moyen d'avoir le plus souvent raison.—G.-M. VALTOUR.

Au nombre des moyens les plus aptes à défendre la religion, il n'en est pas, à notre sens, de plus approprié à l'époque actuelle ni de plus efficace que la presse.—LÉON XIII

PITIÉ !

Les petits dorment sur la mousse,
Au fond du nid moelleux blottis ;
Et la mère, d'une voix douce,
Jase tout bas près des petits.
Tout le jour, des bois et des plaines,
Elle a sans cesse à ses aînés
Apporté des vers ou des graines.
Les yeux sont clos, les becs fermés.

—Hélas ! plus d'une mère envie
L'oiseau rassasié qui dort.
Toi, dont la faim est assouvie,
Aux miséreux donne un peu d'or.

Les blés sont fauchés par l'orage
Et couchés au creux des sillons ;
Sur le nid les grélons font rage ;
La mère est loin des oisillons !
Elle arrive enfin, l'aile lasse.
Ses petits, privés de secours,
Sont muets !... Le dernier trépassé !
Yeux et becs sont clos pour toujours !

—Nul ne sait ce qu'un cœur de mère
Contient d'amour et de douleurs.
Toi, qu'épargna la vie amère,
Aux cœurs souffrants donne des pleurs.

PAUL PIONIS.

COUCHER DE SOLEIL

Le soleil tout là-bas à l'horizon descend
Pour laisser le ciel bleu s'ensevelir dans l'ombre ;
Lentement il s'enfonce en des mers de sang :
Sur l'océan rougi, tel un vaisseau qui sombre.

Avant de disparaître, avec ses feux puissants,
Sous les rubans de pourpre et les brulants décombes
De nuages épars, il rejette, sans nombre,
De son disque fondu les tons éblouissants.

Pour son baiser d'adieu, dans un dernier regret,
Il mêle l'or au bleu, l'orange au violet,
L'écarlate au vert sombre et le rose au gris terne.

De gloire sans pareille oh ! l'éternel reflet !
Devant tant de splendeur l'homme ému se prosterne ;
Car il a vu qu'au ciel l'Immortel présidait.

ALBERT LOZEAU.

RALLIONS-NOUS

Aux jeunes

Il y a quelques semaines, je commençais une biographie de feu l'hon. sénateur J.-J. Ross par ces mots :

" Le Canada français, jeune comme peuple, nous trompe facilement sur son âge, si nous examinons la valeur réelle des hommes d'Etat et des écrivains qui l'ont montré avantageusement aux autres peuples ".
Me suis-je trompé ? je ne le pense pas !

A une autre fois les hommes d'Etat. Je parlerai, pour le quart d'heure, des écrivains.

Les Canadiens-français, dont la plume a déchiré la voile de l'obscurité et jeté un rayon brillant sur notre beau pays, font nombre. Il suffit de voir les journaux du passé—passé assez récent, néanmoins—pour s'en convaincre, ou de lire en volumes des poésies délicieuses signées Crémazie, Fréchette, Lemay, Chapman, Legendre, Caouette, Beauchemin, Gingras, Poisson, etc. ; de la prose signée Garneau, De Gaspé, Buies, Faucher de Saint-Maurice, Marmette, Lusignan, Montpetit, Chauveau, Routhier, Sulte, Gérin, Dick, Casgrain, David, Gagnon, Decelles, Dionne, Tardivel, Evanturel, Larue, Landry, etc.

La liste, déjà longue, est connue ; on pourrait mettre d'autres noms ; inutile, mon but n'est pas de classer un catalogue mais de poser une question et de tirer une conclusion pratique.

Comment se sont formés ces écrivains ? Par quel moyen ont-ils fait connaître leur existence et la mesure de leur cerveau ? Pourquoi nous rappelons-nous leur vie tandis que leurs contemporains, ceux dont ils ne parlent pas, dorment dans l'oubli de la tombe ?

La réponse est, de soi, courte et sans réplique : " Ils ont écrit, et bien. "

Maintenant, que faire, si vous voulez les imiter dans le triomphe ?

Ecrire, et bien !

Vous me direz : " Nous ne le pouvons pas, nous, jeunes, sans expérience. Tout est dit, rien de neuf. Il y a tant de gens qui écrivent si bien ! On se moquera de nous. "

Rassure-toi, ma gracieuse lectrice, cher lecteur. Tout n'est pas dit : le génie de l'homme n'épuisera jamais le génie de Dieu dans la nature : peignez la nature ! Tout le monde n'écrit pas si bien que vous pensez et ceux qui sont les plus difficiles, ceux qui bèlent davantage, ceux qui se scandalisent pour une virgule oubliée, ceux qui ont tout le dictionnaire et toute la grammaire dans la tête et toute l'harmonie dans l'oreille, à défaut d'intelligence parfois, ceux, enfin, qui prétendent donner des chefs-d'œuvre ou être capables d'en produire sont, la plupart du temps, dans le cas de cette montagne en travail qui n'enfanta qu'une chétive souris—comme parle le poète latin :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

(De arte poetica epistola).—HORACE.

Rien ne sert de crier haut ; le travail et la patience bousculent les obstacles ; les clameurs agonisent dans le vide—sorties du vide. Toute personne a un talent qu'elle doit non seulement savoir cultiver, mais d'a-

bord qu'elle doit cultiver : il y a un premier pas partout ; et à qui veut l'action suit de près !

J'invite donc, aujourd'hui, tous les jeunes à collaborer à notre journal littéraire : LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous voulons une feuille autant que possible exclusivement nationale. Nous voulons que, dans quelques années, telle jeune fille, tel jeune homme, ayant une certaine force en littérature, puisse dire :

" J'étais timide, j'avais peur, je n'osais publier ce que ma jeune intelligence entassait dans mes cartons, lorsqu'un jour, un ami inconnu m'a dit : " Mon cher enfant, donne-moi ces rejets : premiers-nés de ton travail, ils sont jolis quoiqu'ils ne soient pas encore très robustes ; n'importe, il y a beaucoup d'âmes sensibles qui les aiment. Donne pour elles... j'ai donné... on m'a lu ; j'ai travaillé avec plus d'ardeur, et j'aime à me rappeler cet ami que je ne connaîtrai peut-être jamais, et qui est la cause indirecte seconde de mes succès, de mes bonheurs littéraires. "

Je vois d'ici de gros yeux tomber sur moi : ils ne m'impressionnent pas ! j'ai dit et je tiens ! Jeune moi-même, j'ai aimé, plus jeune, à sentir ma main pressée par une autre main et à m'entendre dire :

" Petit, tu veux collaborer à mon journal, très bien. " La semaine suivante je me lisais—imprimé—et j'écrivais encore—avec plus de facilité et un peu mieux. Il en est ainsi pour chacun et en toute chose : " C'est en forgeant qu'on devient forgeron. "

Vous imaginez, ainsi, qu'en écrivant ces lignes, je me rappelle une troupe de jeunes écrivains. Pourquoi ont-ils fui LE MONDE ILLUSTRÉ ? Un mot de critique, sans doute, les a fait craindre la lutte. Pourquoi s'effrayer ? Les zoïles eux-mêmes ne sont pas irréprochables. Les chefs-d'œuvre ne sont pas sortis d'un œuf, ni du génie seul, ni du talent seul, ni du travail seul ; mais du génie ou du talent avec le travail et le courage.

Ne craignez plus, aimables collaborateurs. Il est vrai, on vous a un peu peiné, comme un distrait brise une fleur sur le bord de la route ; mais comme cette même petite fleur se relève au rayon du matin, rafraîchie par la rosée, il faut, aussi vous, reprendre courage et nous adresser des articles traduisant la bonté de votre cœur, la beauté de votre intelligence, ce que vous êtes, enfin.

Je dirai, sans plus de cérémonie, aux anciennes collaboratrices, aux anciens collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ :

" Revenez nous, déserteurs, vous serez reçus à bras ouverts. "

Donc, à l'œuvre, Gilberte, Aimée Patrie, Hermance, Lucette, Laurette de Valmont, Violette, Enéri, Fauvette, Lierre des Bois, Paul Herda de Croix, Myosotis, Madeleine, Jeanne du Vallon, Marie Aymong, Stella, etc.

Ce sont-là des pseudonymes féminins qui me frôlent le cœur. D'autres, qui m'échappent, seront également bien accueillis, ainsi que les collaborations nouvelles.

Jeunes gens—jeunes filles ou jeunes hommes—à la tâche ! Aidez-nous à donner à notre feuille un cachet de foyer, de chez nous.

Nous demandons de l'intelligence, sans esprit de commande, du cœur sans sensiblerie.

Entendu, n'est-ce pas ?

Tiens, toi, petite, là-bas, qui souris au milieu d'un ardin de fleurettes—toi la plus jolie des fleurettes—viens nous conter ce qui trotte, à ce moment, sous ton petit crâne d'enfant gâtée, et peins nous ce sourire qui fait croire qu'il y a un Dieu parce qu'il y a encore des anges !

ANTONIO PELLETIER.

LORD KITCHENER ET LE GÉNÉRAL BOTHA

(Voir gravure)

Le 28 mai 1900, lord Roberts proclamait l'annexion de l'Etat Libre d'Orange, et cette annexion à l'empire colonial d'Angleterre fut suivie, le 1er septembre de la même année, par celle du Transvaal.

Le commandant en chef des forces britanniques affirmait, quelques semaines plus tard, que la résis-

tance boer se réduisait à quelques troupes de maraudeurs et déclarait la guerre terminée.

Elle l'était si peu, que lord Kitchener, le successeur de lord Roberts dans le commandement en chef de l'armée sud-africaine, eut à compter sérieusement avec les forces du général Botha, dans l'Est du Transvaal, avec celle de Delarey, dans la partie Ouest, pendant que Dewet harcelait les troupes anglaises, dans l'Etat d'Orange, et que les commandant Herzog et Kruitzinger opéraient dans le Cap.

Le généralissime eut recours à l'intervention de Mme Botha, pour amener le chef des combattants boers à soumission ; une entrevue eut lieu, le 28 février 1901, à Middelbourg, entre lord Kitchener et le général Botha. Mais les négociations furent rompues presque aussitôt qu'entamées, devant la déclaration nette et précise que l'indépendance boer devait rester la première condition de la soumission demandée.

En dépit de ce résultat négatif, l'entrevue fut extrêmement courtoise, entre les adversaires, qui consentirent à se faire photographier ensemble.

Lord Kitchener regretta-t-il, dans la suite, avoir posé, devant l'appareil photographique, en compagnie du général Botha ?

Il y a lieu de le croire, car le généralissime anglais donna ordre, dans la suite, de détruire les photographies existantes, ainsi que la plaque.

Celle que nous reproduisons a été sauvée du désastre par un officier anglais revenu, depuis quelques jours, en Europe.

LE PRINCE DE HOHENLOHE



Le Prince de Hohenlohe, ancien chancelier de l'empire d'Allemagne, vient de mourir à Ragatz, en Suisse, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Né à Schillingfurat (Bavière), en 1819, après avoir étudié aux universités d'Heidelberg, de Göttingue et de

Bonn, il entra d'abord dans la magistrature, qu'il abandonna en 1845 pour la carrière politique. Devenu membre de la Chambre haute bavaroise, il se montra partisan déterminé de l'unité allemande. Il était vice-président du Reichstag, lorsque, en 1874, il fut appelé à l'ambassade de Paris. Il occupa pendant quatre ans ce poste, qu'il devait reprendre de 1880 à 1885, époque où il reçut la délicate mission de gouverner les territoires annexés d'Alsace-Lorraine. Enfin, en 1894, Guillaume II l'élevait aux fonctions de chancelier de l'empire, qu'il résigna au mois de décembre dernier, en raison de son grand âge.

Mœurs, légendes et superstitions des Sauvages du Nord-Ouest Canadien

Le savant archevêque de Saint-Basile, au cours d'une récente conférence, a donné à ses auditeurs des aperçus piquants et absolument ignorés sur les mœurs et les superstitions des peuplades sauvages de l'Ouest du Canada. En voici quelques intéressants extraits, que nous empruntons aux Missions Catholiques.

Les Sautaux, qui prennent leur nom du Sault Sainte-Marie, ont été les plus féroces des diverses tribus sauvages.

Il y a quarante ans seulement, non loin de Saint-Basile, ces sauvages, au cours d'une guerre avec les Sioux, prirent part à un festin de cannibales, se re-

LA GUERRE ANGLO-TRANSVAALIENNE



L'avocat De Wet Général Botha Lord Kitchener
L'ENTREVUE DE LORD KITCHENER ET DU GÉNÉRAL BOTHÀ A MIDDELBOURG.—PHOTOGRAPHIE PRISE APRÈS LA RUPTURE DES NÉGOCIATIONS

NOUVEAUX JEUX

LA BALLE NOMMÉE

Les joueurs sont placés devant un mur assez haut contre lequel l'un d'eux envoie la balle en prononçant le nom d'un des ses compagnons. Celui-ci doit s'efforcer de recevoir la balle. S'il réussit, il agit comme son prédécesseur. S'il échoue, il doit essayer d'atteindre avec son projectile un autre des joueurs, lesquels se sont enfuis comme une volée de moineaux. S'il en attrape un, celui-ci a un point. C'est le tireur au contraire qui en a un au cas où il manquerait son coup. La partie est perdue par le joueur qui arrive le premier au maximum de points fixé.

Alors, l'infortuné est... fusillé. Eh ! Mon Dieu ! oui, tout simplement. Il est vrai qu'on revient de cette fusillade. Le châtement consiste à se placer le nez contre le mur et les bras en croix. Chaque joueur se met successivement à six pas du supplicié et jette trois fois la balle sur lui. Mais prenez garde à vous, bourreaux. Si dans vos trois coups, vous n'avez pas touché la victime au moins une fois, vous devrez prendre sa place et être fusillé à votre tour. La partie est achevée quand la fusillade a eu lieu complètement et sans accident pour les fusilleurs.

CHATS ET SOURIS

Les joueurs divisés en deux groupes représentent l'un les chats, l'autre les souris. Deux lignes tracées parallèlement à terre séparent les deux camps. Au milieu de ces lignes on place autant de petits morceaux de bois ou de pierre qu'il y a de joueurs, ces morceaux étant espacés de 6 en 6 pouces. Chaque joueur, souris ou chat, est muni d'un bâton dont l'un des bouts sera recourbé. Les souris devront à l'aide de leur bâton attirer dans leur champ le plus de morceaux de bois qu'ils pourront et les chats avec le leur devront essayer de détourner l'arme des souris, mais sans toucher eux-mêmes les morceaux de bois. Chaque souris désarmée devient chat ; c'est une métamorphose singulière, mais c'est la règle du jeu. Quand les souris ont attiré tous les morceaux de bois ou quand les chats ont désarmé toutes les souris, la partie est finie et rien n'empêche de la recommencer, à moins que l'heure ne soit venue d'aller travailler.

L. G.

quand il a dit : " Je veux prier," il ne changera plus et sera fidèle à sa religion, parce que sa conviction, venue de loin, est inébranlable. Un Indien disait : " J'ai promis à Mgr Taché de ne plus jamais faire la guerre aux blancs, et j'ai tenu ma parole." L'œuvre de la religion est donc aussi une œuvre patriotique et civilisatrice. Qui a transformé ces sauvages ? qui a changé ces loups en agneaux ? La sainte Eglise catholique ! De qui s'est-elle servie ? Des missionnaires. Il y en a qui se dévouent au milieu de souffrances physiques et de difficultés de toutes sortes. Depuis quatre ans, cinq missionnaires Oblats ont failli mourir de faim et de soif, dans le seul diocèse de Saint-Boniface, à la suite de privations cruelles, ou à cause du froid.

Les missionnaires ne s'occupent pas que des sauvages, ils vont au secours des blancs, de colons. Dans le Manitoba et le Nord-Ouest, le progrès de l'immigration est constant. Dans le diocèse de Saint-Boniface, depuis quatre ans, la population a augmenté de 25.000 âmes, c'est-à-dire de moitié, il y a eu 28 églises ou chapelles construites et 16 couvents fondés. Cette année, 8 paroisses canadiennes ont été formées.

En retour de cette œuvre civilisatrice, que demandons-nous ? Le droit de faire du bien, la liberté d'enseigner cette langue française, la première qui a été parlée sur ce territoire, la permission de prêcher librement cette religion qui a accompli tant de merveilles. Nous voulons vivre en paix avec ceux qui ont d'autres croyances, nous demandons qu'on respecte les nôtres. Nous voulons être fidèles au drapeau qui protège nos libertés au prix même de grands sacrifices ; mais nous réclameons le droit de nous souvenir du passé et des vieilles traditions, le droit d'aimer la France d'un amour ardent et croissant toujours, car pour nous, la France est toujours la mère-patrie, pour nous, elle est toujours la nation chevaleresque par excellence. Il n'y a pas une œuvre charitable qui n'ait été cherchée en France l'élan qui l'a poussée aux extrémités du monde.

MGR LANGEVIN.

La vie se passe à reconnaître qu'on a été heureux sans s'en douter et à se croire malheureux sans l'être.
P.-L. COURIER.

paissant de la chair de leurs ennemis morts. Ils sont bien changés, mais sont très difficiles à convertir.

Si ces sauvages ne sont plus féroces, ils sont toujours superstitieux. Ils croient encore à ce qu'ils appellent le principe du bien et le principe du mal ; ils croient au Grand-Esprit et au *manitou*.

Ils ont un grand nombre de divinités, à qui ils offrent des sacrifices : le dieu Soleil, bienfaiteur du monde et en l'honneur de qui ils exécutent de grandes danses ; le dieu Ours, à qui ils font l'offrande d'une part de ce qu'ils mangent et boivent ; le dieu Tonnerre, à qui leur imagination donne la figure d'un oiseau : c'est en ouvrant les yeux qu'il produit les éclairs.

Les sauvages croient à un autre esprit, demi-dieu et demi-homme, qui s'amuse à jouer des tours aux hommes et aux bêtes : c'est Nanapous. Ils racontent toutes sortes de légendes sur son compte.

Un jour, Nanapous marchait, portant sur son dos un sac très lourd. Une bande de grues l'aperçoit et l'interpelle :

— Que portes-tu dans ton sac, Nanapous ?

— Je porte des chansons.

— Et comment se chantent-elles ?

— En dansant en rond, les yeux fermés.

— Chantes-en une, Nanapous.

Le dieu y consent. Les grues se mettent à voler en cercle, les yeux fermés, autour de Nanapous, qui, à mesure qu'elles défilent devant lui, leur tord silencieusement le cou pour faire un bon repas.

Il se trouvait cependant dans la troupe, une vieille grue qui avait déjà été à la bataille et qui, plus rusée, ne fermait jamais si bien les yeux qu'elle ne put y voir.

— Que fais-tu, Nanapous ? tu nous extermines, s'écrie la vieille grue.

Les autres ouvrent aussitôt les yeux et s'enfuient, mais Nanapous en avait tué plusieurs, et il se réjouissait du festin qu'il allait savourer.

Pour comble de bonne fortune, Nanapous voit venir un ours qui chancelait et avait peine à se conduire ; il avait le mal de neige, affection douloureuse des yeux causée par la lumière trop éclatante réfléctée par la neige.

— Je vais te guérir, dit Nanapous.

Et après avoir fait coucher l'ours et lui avoir fermé les yeux, il l'assomme avec une grosse pierre.

Le repas de Nanapous se trouva augmenté d'autant.

Mais un grand nombre d'oiseaux surviennent et demandent à partager le plantureux menu. Nanapous refuse ; il se promet bien de tout manger seul. Il a malheureusement la fâcheuse inspiration de s'asseoir dans la fourche d'un bouleau dont le tronc se dédouble à une certaine hauteur. Tout à coup, Nanapous se sent serrer. Il essaie en vain de faire lâcher prise à l'arbre, qui le tient prisonnier jusqu'à ce que les oiseaux aient dévoré tout son repas.

Mgr Langevin dit que cette légende indique que les sauvages savent s'amuser. Ce ne sont point des personnages taciturnes qui ne parlent pas et ne pensent pas davantage ; mais, durant les longues soirées, ils aiment à se raconter des contes et des légendes. Ils ont des narrations dont le récit dure des jours et même des mois. Si les blancs se moquent des sauvages, ces derniers le leur rendent bien.

Les Indiens ont un culte pour les âmes. Ils déposent sur la tombe de leurs âmes ce qu'ils croient leur être utile pour le grand voyage et, si la saison est rigoureuse, ils y feront du feu. Dans la forêt, si le sauvage entend un bruit, c'est une âme qui lui demande quelque chose, et le sauvage lui jette du pain, de l'eau, ou du tabac. Les aurores boréales sont dans l'imagination des Indiens les danses des âmes.

Les sauvages croient qu'il y a deux ciels : celui des Peaux-Rouges et celui des blancs. S'ils changent de religion, ils n'iront, croient-ils, ni dans l'un ni dans l'autre : ils se seront exclus du ciel des sauvages et il faut avoir la peau blanche pour aller dans l'autre.

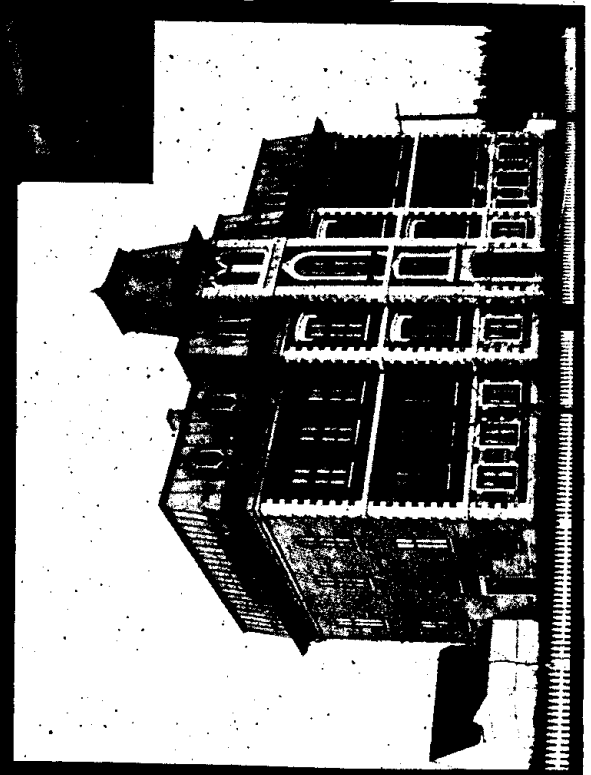
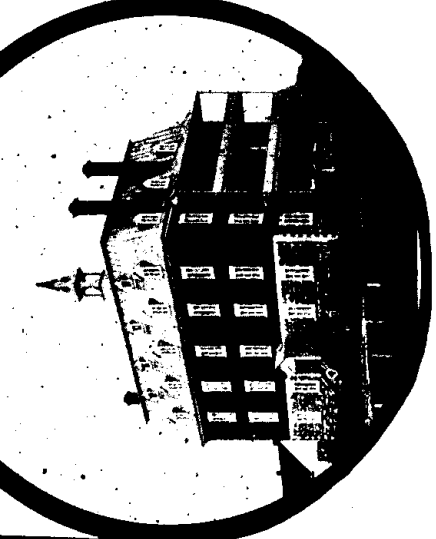
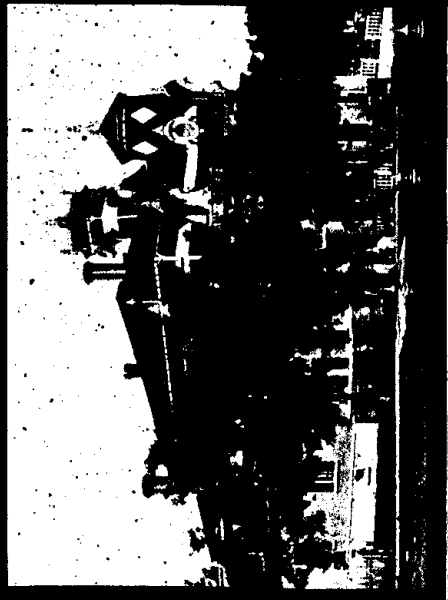
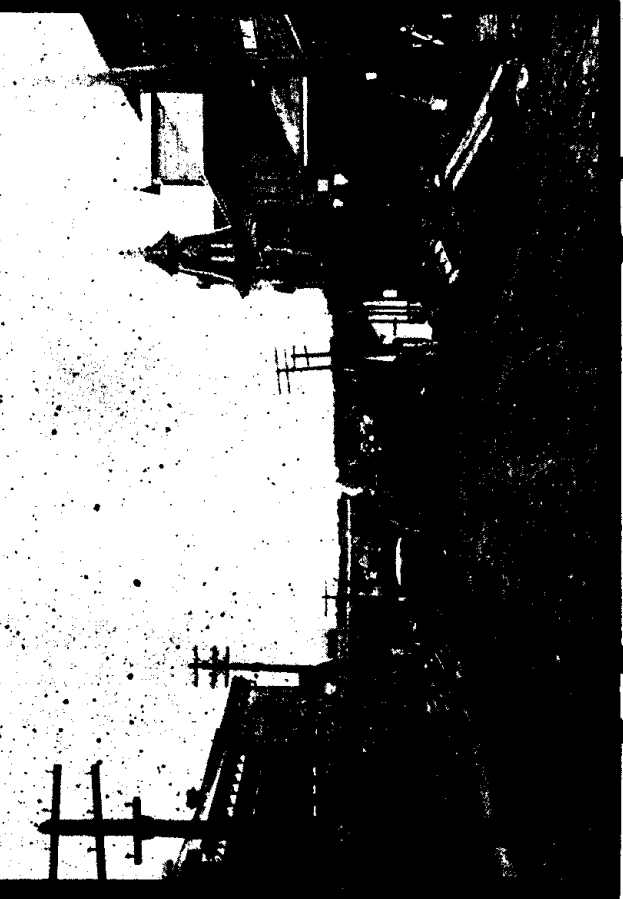
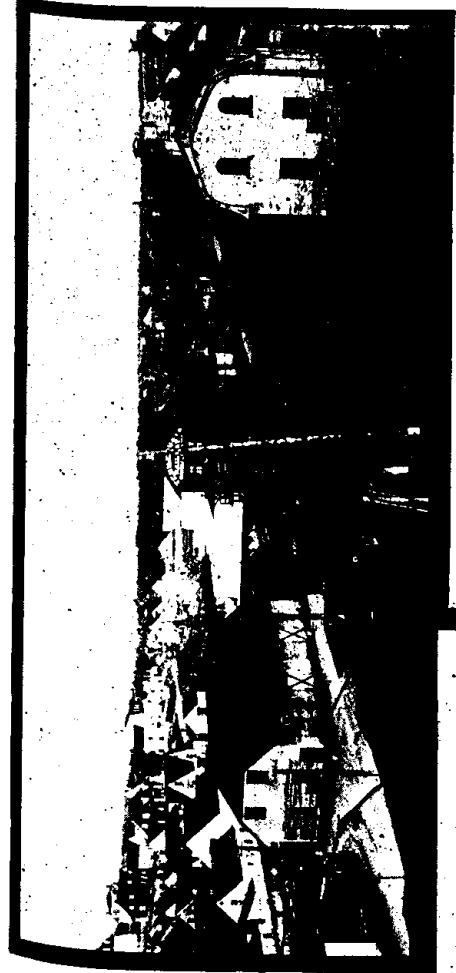
Les sorciers inventent ces histoires pour maintenir leur empire sur les âmes.

Le sauvage ne se convertit pas facilement ; mais



CAUSERIE A L'OMBRE

monde,
 er, pour
 me fait
 isons de
 rts à Pa-
 s...
 joueur,
 t comme
 u monde
 pouvant
 atera les
 à moi...
 epte ?
 ranger...
 et, afin
 quelqu'un
 naissant
 mais un
 noctam-
 ide qu'il
 le bout
 des en-
 ...
 s enfers,
 ubert.
 l.
 z, ce qui
 illement
 ous être
 une im-
 s rends
 s rien à
 à votre
 pelisse,
 t sortit
 .
 la Vic-
 allumait
 vre l'af-
 la che-
 a pous-
 enfin la
 faire la
 aut que
 ait rue
 étaient
 s épais,
 erre de
 ries de
 ment est
 épliqua
 dans la



Fraserville : Vue prise de l'Hôtel Victoria
 Vue de la Pointe
 Bureau de poste

Rue Lafontaine
 Hôpital du Précieux Sang

Prémiers édifice
 Château Entens
 Palais de Justice

A TRAVERS LE CANADA : FRASERVILLE

Photos S. Belle

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

DISPUTE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ

L'Amour.—Place à l'Amour ! J'ai l'empire des âmes !
 L'Amitié.—Tu dures peu. Moi je règne toujours.
 L'Amour.—J'emplis les cœurs des plus ardentes flammes
 L'Amitié.—De doux reflets, moi je dore les jours.
 L'Amour.—D'un feu puissant, je brûle et je consume.
 L'Amitié.—Ma chaleur douce et réchauffe et nourrit.
 L'Amour.—Moi je ressemble au cratère qui fume.
 L'Amitié.—Je suis la fleur que nul vent ne flétrit.
 L'Amour.—Qui peut oser me disputer l'empire ?
 L'Amitié.—Moi, l'Amitié, car je fais des heureux.
 L'Amour.—Quel est le cœur qui vers moi ne soupire ?
 L'Amitié.—L'ablme attire et ton gouffre est affreux.
 L'Amour.—Mon grand pouvoir, je le vois, te désole ;
 Quel est ton rôle ici-bas, dis-le-moi ?
 L'Amitié.—Demande aux cœurs qu'en secret je console,
 Car je guéris les coups portés par toi !
 L'Amour.—Sécher les pleurs ! Moi je répands les larmes.
 L'Amitié.—Ce sont souvent des larmes de regrets.
 L'Amour.—Larmes d'amour, larmes pleines de charmes !
 L'Amitié.—Vois les sillons qu'elles creusent après !
 L'Amour.—J'ai pu dompter les âmes les plus fortes,
 J'ai fait mon nid dans le cœur du guerrier.
 L'Amitié.—Moi je lui rends ses illusions mortes,
 Lavant le sang qui souille ton laurier.
 L'Amour.—Ainsi que moi soulèves-tu les guerres ?
 Pas un n'échappe à mes traits langoureux.
 L'Amitié.—Je n'entre pas dans les âmes vulgaires ;
 Je n'ai charmé que les cœurs généreux.
 L'Amour.—Vois mon pouvoir ! Je divise les femmes !
 L'Amitié.—Juge du mien ! Je sais les accorder !
 L'Amour.—Je suis l'auteur de leurs plus fines trames.
 L'Amitié.—Dans un cœur franc, moi j'aime à présider.
 L'Amour.—Je suis le dieu de la verte jeunesse,
 Et le bonheur des jeunes fiancées.
 L'Amitié.—Quand tu n'es plus, pour que le cœur renaisse
 J'assemble encor les esprits dispersés.
 L'Amour.—Mon souvenir dans les âmes rallume
 Les doux plaisirs de l'âge qui n'est plus.
 L'Amitié.—Le mien toujours avec bonheur exhume
 Les saints desirs et les nobles vertus
 L'Amour.—Avoiras-tu que mon rôle est immense ?
 Courbe-toi donc, car je suis ton seigneur.
 L'Amitié.—Quand tu n'es plus, mon empire commence.
 Sur les débris de ta toute-puissance,
 Des cœurs brisés, je refais le bonheur.

Et j'écoutais cette étrange dispute,
 Applaudissant l'Amour et l'Amitié ;
 Depuis ce jour, de ma pauvre âme en lutte,
 Partage égal ! chacun prit la moitié.

ADOLPHE POISSON.

DEVANT UN BERCEAU

Approchez-vous doucement de ce berceau blanc, dont la jeune mère soulève délicatement le rideau ; et contemplez ce petit enfant endormi dont le visage rose, entouré par les boucles de ses blonds cheveux, ressemble à une tête d'ange dans un cadre d'or... Il y a là dans ce tabernacle paisible un effroyable chaos. Il y a tout ce qu'on peut trouver de meilleur et de pire sur terre, un mystérieux amalgame de l'ange et du démon, de Dieu et de Satan. Attendez quelques jours, et vous trouverez en lui, tout à la fois, les instincts les plus élevés et les plus mauvais. Vous trouverez une intelligence qui reconnaîtra le vrai, quand il lui sera présenté, avec autant de certitude que si elle l'avait déjà connu ; une conscience qui distinguera le bien du mal avec une sûreté de coup d'œil que rien ne saurait tromper, un cœur qui sera familier aux enthousiasmes de l'amour, et capable, dans ses élans, des sacrifices les plus généreux. Mais vous y trouverez aussi, par un contraste décevant, un incroyable penchant pour l'erreur et pour le mensonge, un attrait qu'on pourrait croire quelquefois invincible pour le mal, les passions même les plus honteuses, les vices les plus dégradants.

Ces deux courants simultanés et pourtant si contraires grandissent comme l'enfant lui-même, se développent avec ses facultés, deviennent toujours plus

redoutables l'un à l'autre, se combattent avec fureur ; et bientôt on s'effraie de voir quel horrible champ de bataille préparait le sommeil de l'enfant.

Le chanoine BRETTE.

LES PIERRES PRÉCIEUSES

Les plantes, les métaux, les pierres ont une influence. Chacun des mois est placé sous l'influence d'une pierre précieuse ; malheureusement, comme pour le langage des fleurs, la signification varie selon les latitudes. L'influence attribuée aux pierres est fort ancienne.

Le grand prêtre des Juifs portait sur la poitrine un cadre renfermant douze pierres précieuses.



Toilette élégante

Les Romains formaient avec douze pierres une amulette que l'on gardait sur soi. Cette superstition est fort à la mode en ce moment. Il est de très bon goût de porter la pierre correspondant au mois de sa naissance. Ceci est moins compliqué que les calculs qu'exigent les horoscopes et les prédictions astrales. On pourra choisir, d'après la liste ci-dessous, la pierre qui vous convient, destinée à préserver des maladies, des chagrins et des peines et à donner un bonheur parfait et ininterrompu, si certaines conjonctions ne viennent pas se jeter à la traverse de cette félicité.

Janvier, le Saphir.
 Février, la Chrysolithe.
 Mars, l'Améthyste.
 Avril, l'Agathe.
 Juin, l'Émeraude.
 Juillet, le Rubis.
 Août, le Jaspe.
 Septembre, le Diamant.

Octobre, la Sanguine.
 Novembre, la Turquoise.
 Décembre, l'Onyx.

Ces pierres se portent en bagues, en épingles, en broches ou en bracelet. Il est préférable de porter sa pierre de chance au doigt et de ne la quitter que très accidentellement, afin de ne pas rompre le courant. Voici, Mesdames, l'exposé des superstitions à la mode, dont je ne vous garantis pas l'efficacité, étant naturellement peu disposée à croire au surnaturel.

BL. DE GÉRY.

POUR LIRE A SON MARI

Voici ce qu'une Américaine prétend :
 Si le bon Dieu s'applique à créer une nouvelle terre, nous espérons qu'il demandera conseil à une femme, qui lui dira que la vie serait bien plus agréable si l'homme sérieux apprenait ce qui suit :

- A se faire au besoin une tasse de thé.
- A se recoudre un bouton.
- A trouver son linge bien empesé.
- A ne point bailler dans une réunion sérieuse.
- A ne pas lire à table.
- A ne pas avoir de secrets.
- A entrer dans un salon.
- A ne pas laisser traîner ses vêtements dans toutes les chambres.
- A aimer son intérieur.
- A être bon malade.
- A rendre sa femme vive et joyeuse.
- A respecter sa belle-mère.
- A éviter de claquer les portes.
- A s'essuyer les pieds en rentrant.
- A vaincre sa mauvaise humeur.
- A aimer se mettre en pantoufles.
- A ne pas dormir après le dîner.
- A ne pas parler très haut.
- A être le seul et le meilleur ami de sa femme.
- A épouser sa femme pour toujours ; à être son appui et son stimulant.
- A être contrit quand il a tort.

LA CUISINE

Oufs frits avec sauce tomate.—Mettre dans la poêle un verre de très bonne huile et la faire chauffer. Casser dedans un œuf bien frais, le saler et le poivrer. Avec une fourchette le retourner pour lui faire prendre couleur des deux côtés, le retirer et le mettre dans une assiette tenue au chaud. Renouveler l'opération autant de fois qu'il est nécessaire, selon le nombre d'œufs que l'on a.

Couper dans de la mie de pain des croûtons de grandeur égale à celle des œufs. Les frire et servir dressant, le tout arrosé d'une sauce aux tomates un peu liquide.

Confitures d'abricots.—Prenez des abricots de plein vent peu mûrs, fendez-les en deux et enlevez les noyaux. Pesez votre fruit et mettez une livre de sucre par livre de fruit ; mettez le sucre dans une bassine de cuivre non étamée, arrosez-le d'un peu d'eau, laissez-le bouillir et écumez-le. Lorsque le sucre monte en grosses bulles, jetez-y vos morceaux d'abricots et laissez-les cuire une demi-heure. Retirez-les ensuite, placez-les dans les pots que vous n'emplissez qu'aux deux tiers ; laissez cuire le sirop pour qu'il épaississe, puis versez-le sur les abricots et emplissez les pots complètement. Couvrez après plusieurs jours.

Après avoir mis les abricots dans les pots, cassez les noyaux, prenez les amandes, laissez-les tremper un moment dans l'eau chaude pour enlever la peau, séparez chaque amande en deux et mettez quatre ou cinq morceaux dans chaque pot avant de remplir avec le sirop.

Confitures de pêches.—Prenez des pêches de vigne peu mûres, pelez-les, enlevez les noyaux, coupez les pêches en deux et en quatre et continuez comme il est dit pour la confiture d'abricots.

LE NATIONAL

Nous présentons aujourd'hui, aux amateurs de sports, les joueurs de la crosse de notre club canadien-français, le National.

Le personnel du National a été légèrement modifié, à cette saison-ci, et à la suite de quelques insuccès aux débuts, notre populaire organisation sportive s'est rachetée et a forcé l'admiration de ses plus obstinés détracteurs.

Aussi, pouvons-nous, en toute justice, en acclamant ici toutes ces franches figures de nos vaillants athlètes, répéter avec cœur le cri de ralliement, aux champs du sport : "Vive le National !"

Samedi prochain, le 3 août, nos joueurs seront aux prises avec les fameux Cornwall, sur leur terrain, à Maisonneuve.

Les admirateurs du National, s'y rendront en foule, car ce dernier a une éclatante revanche à prendre.

Enduit imperméable pour chaussures.—Convient bien aux chasseurs et aux personnes qui sont appelés à marcher dans la boue et l'humidité.

Coupez en minces copeaux 60 gr. de gomme élastique, et faites-la fondre à feu très doux dans 1 litre d'huile de lin et un peu de cire.

Quelques heures avant de sortir, enduire la chaussure avec cette préparation à chaud et laisser refroidir.

Bigot. Les autres rôles ont été confiés à MM. Caze-neuve, Palmiéri, Hamel, Daoust, Filion, Godeau, Petitjean, Charest, de la Grange, Leurs ; Mmes Nozières, de la Sablonnière, Bélangère, Gilberte (débuts), Léa, Louise, Brémont, Eugène, etc.

Nous conseillons à nos lectrices d'aller voir *Les Pauvres de Paris*, l'un des plus beaux mélodrames du répertoire moderne.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

L'un des plus grands succès de l'Ambigu Comique de Paris et des principaux théâtres des Etats-Unis et du Canada, *Les Pauvres de Paris* (version de Paul Caze-neuve) ou, en anglais, *Streets of New-York*, sera à l'affiche pour la semaine du 29 courant, au Théâtre National Français.

Ce mélodrame profondément impressionnant com-

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je vais sans faire de traces ; je coupe sans faire de sang.

PROBLÈME POINTÉ

O* f***** b***** p*** d* c***** s* o* e* c***
*** m**** d'*****

NOTRE JEU NATIONAL : SAISON 1901



F. Quinn, Chronométrateur J. Kavanagh B. Wells D. Brown E. St-Aubin C. Hoerner D. Butler T. Walsh, capt. J. Valois A. Valois C. Marcein P. O'Reilly E. L'Heureux T. Fisher, Entraîneur J. Cousineau

LE CLUB DE LA CROSSE "LE NATIONAL"

Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

CONSEILS PRATIQUES

Recette pour conserver le tabac frais.—Mettez dans la tabatière un petit tronçon de laitue ; le tabac ne perdra rien de sa qualité et il se conservera frais.

Pour parfumer les gants.—Mêlez deux gouttes d'extraits d'ambre gris à 15 grammes d'esprit de vin. Trempez-y un linge bien doux et frottez avec la mixture l'intérieur des gants.

La fatigue des pieds.—Lorsque les pieds sont fatigués ou douloureux, par suite d'une longue station debout, on obtient un grand soulagement en les baignant dans de l'eau salée, aussi chaude qu'il est possible de la supporter. La quantité de sel est une forte poignée pour un bain de pieds ou une terrine d'eau. Les pieds doivent être immergés complètement et il est bon de se jeter avec la main de l'eau sur les jambes jusqu'aux genoux.

porte un grand nombre de scènes et de situations du plus puissant intérêt, parmi lesquelles nous pouvons mentionner l'incendie de la maison de la rue de la Hachette, qui promet d'être l'une des plus grandes attractions des représentations ; l'écroulement, le sauvetage opéré par les pompiers ; la tentative de suicide de Mme et Mlle Bernier et, la mort tragique du capitaine Bernier.

La mansarde de la rue de la Hachette, l'église de Saint Etienne du Mont, à Paris ; la banque Villebrun, à Bordeaux et le salon chez Villebrun sont autant de tableaux qui feront sensation.

Inutile de dire que la mise en scène des *Pauvres de Paris*, a été très soignée. On sait que le Théâtre National ne lésine pas sur le chapitre des décors, des accessoires et des costumes.

A signaler, l'engagement de Mme Chapdelaine, l'une des favorites des représentations du Monument National, qui fera ses débuts dans le rôle de Mme

COQUILLES AMUSANTES

1. — A bon lin, bon satin.
2. — Tout satin arrive au noir.
3. — Je voudrais qu'à cet âne on sortit de la lie ainsi que d'un baquet.
4. — Les poissons pour mourir ont besoin de roses.

CHARADE

Mon Premier, ce n'est qu'un pronom
Qui marque la possession.
— Mon Second est une nacelle
Plate, plus utile que belle.
— Et mon Tout est un poison violent
Que vous aimez certainement.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 899

Rébus graphique.—En entrant dans la vie, on entre dans la souffrance.

Enigme.—Aimant.

NOTES ET FAITS

Le *Mexican Herald* estime que la langue espagnole ne disparaîtra pas de Cuba de sitôt. "Les langues meurent difficilement, dit ce journal. Elles sont d'une merveilleuse persistance. L'espagnol n'est pas une langue barbare ; c'est une langue de haute culture et qui a une belle et très florissante littérature. Les Cubains des classes supérieures et les hommes d'affaires, sur l'île, en arriveront peut-être à se servir de l'anglais comme d'une langue secondaire, mais nous ne croyons pas que l'espagnol en sera "déraciné."

Sait-on quelle est la plus ancienne maison d'éducation pour filles aux Etats-Unis ? C'est le couvent des Ursulines à la Nouvelle-Orléans, dont la fondation remonte à il y a 174 ans. "Le couvent des Ursulines, dit un journal de la Nouvelle-Orléans, fut fondé en 1727, sous les auspices du roi Louis XV. Le brevet accordé par ce monarque et d'autres documents intéressants, notamment des lettres des présidents Thomas Jefferson, James Madison et Andrew Jackson, sont conservés dans les archives du couvent."

Le roi Edouard a fait part à ses ministres de son intention d'inviter aux fêtes qui seront données au mois de juin de l'année prochaine, à l'occasion de son couronnement, tous les souverains de l'Europe. Ces souverains ont déjà été présentés et on annonce que l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie, le roi d'Italie, le roi de Suède ont accepté en principe l'invitation de la Cour d'Angleterre.

Toutes les colonies anglaises seront représentées par leurs gouverneurs respectifs et par le président du conseil des ministres du gouvernement local comme pour les fêtes du Jubilé de la reine Victoria.

Un drame affreux est signalé de Hanan pacha, village situé sur la ligne d'Anatolie en Turquie. Depuis quelque temps une épizootie régnait dans le village et ne put être conjurée par les remèdes de bonnes femmes.

Les stupides paysans croyaient à la sorcellerie : un nommé Aslan et sa sœur furent arrêtés, l'homme fut brûlé vif sur un bûcher improvisé et sa sœur fut tenaillée au moyen d'un instrument rougi au feu.

Les principaux acteurs de l'horrible drame ont été arrêtés. Mais comment détruire des superstitions si fortement enracinées dans les esprits bornés ?

Les enfants de la ferme s'enfuient vers les villes, dès qu'ils sont assez âgés pour le faire ; mais il faut admettre que cet état de choses est dû au fait que l'enfant n'est pas suffisamment induit à prendre un intérêt dans la culture. On le fait travailler avant d'aller à l'école, de même qu'à son retour. Donnez lui donc un jeune animal quelconque et quelques volailles dont il aura le profit, de même qu'une parcelle de terre qu'il pourra exploiter à sa guise. Si on lui permet d'élever un porc et d'en empocher lui-même le prix de vente, il en sera encouragé.

Après tout, la carrière agricole est propre à notre nature ; la preuve c'est que les gens des villes qui sont nés à la campagne, cherchent généralement à retourner à la vie rurale s'ils en ont l'occasion.

Pendant l'absence du duc et de la duchesse d'York le roi et la reine d'Angleterre surveillent personnellement les enfants du couple en voyage. La reine Alexandra se rend, dit-on, chaque jour, à l'heure du thé, dans le nursery.

La *Daily Mail* publie un dessin représentant la reine avec le jeune prince Edward, fils aîné du duc d'York, pendant une de ses promenades en voiture dans Hyde Park. La *Daily Mail* fait remarquer que la reine tenait sur ses genoux le jeune prince, qui est âgé de sept ans.

Immédiatement une nouvelle mode s'est établie dans l'aristocratie anglaise. Beaucoup de grand-mères

sortent maintenant en voiture avec un de leurs petits enfants, en le tenant sur leurs genoux.

Il paraît que Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique. L'honneur de cette découverte reviendrait tout entière aux Japonais.

De minutieuses recherches faites au Mexique ont, paraît-il, confirmé cette supposition et permettront de prouver d'une façon irréfutable l'exactitude des renseignements puisés dans la Chronique de Noei-Shin, un talapoin japonais qui revint dans son pays, à la fin du cinquième siècle, avec une relation de voyage au-delà des mers, et des détails sur un pays qui ne serait autre que le Mexique. Le zodiaque mexicain, entre autres, ne serait que le zodiaque japonais à peine altéré !

Depuis que les Japonais se sont convertis à notre civilisation, leur ambition ne connaît plus de bornes.

Sous les fondements de l'église de Sainte-Marie-Libératrice, à Rome, actuellement livrée aux démolisseurs, les archéologues ont mis à jour les ruines d'un temple ancien, celui de Sainte Marie-Antique, datant du quatrième siècle. Cette église a vraisemblablement été la première consacrée au culte chrétien, et une particularité remarquable, c'est que ce temple chrétien avait son entrée dans le vestibule du Palais des Césars.

Quelques peintures murales ont subsisté, malgré les décombres qui avaient envahi le temple.

Une série de ces peintures a trait à l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar ; d'autres retracent l'histoire du Sauveur.

Des sarcophages, des sépulcres et des inscriptions ont également été mis à jour.

L'humour des Anglais, qui prend toutes les formes, est parfois terriblement macabre :

Voici l'annonce alléchante qui paraissait, il y a quelques jours, dans la *Morning Post* :

"A louer, un château avec créneaux, bâti sur le roc, fouetté par la houle de l'Atlantique, sur l'un des points les plus romantiques et les plus dangereux de nos rugueuses côtes, juste en face de la Pierre-de-Mort ; naufrages fréquents ; cadavres nombreux ; trois salons ; sept chambres à coucher ; tous les comforts modernes ; 10 guinées par semaine. S'adresser, etc.

Comme dit *Truth*, qui reproduit ce document, il ne manque au château, pour être de tout point admirable, que deux ou trois bons petits revenants.

Mais avec tant de cadavres dans les environs on pourrait s'en procurer.

Il vient de mourir, dans un village voisin de Webster (Massachusetts), une vieille femme, Mme Mary Abbott, âgée de 80 ans, qui s'était fait remarquer pendant sa vie par ses excentricités.

La dernière n'est pas la moins curieuse, comme on va en juger. Mme Abbott, qui avait été infirmière pendant la guerre de sécession, s'était retirée à West Oxford. Elle avait bâti elle-même la maison qu'elle occupait. En effet, à part l'ajustage de la grosse charpente, elle a fait tous les autres travaux de construction. Revêtue d'habits d'homme, elle a manié et posé les pierres pour les fondations de la maison ; on pouvait la voir, armée d'un levier en fer, soulever des blocs qu'elle mettait en place. C'était une femme robuste, que rien n'effrayait. Dans les dernières années de sa vie elle vivait d'une petite pension que lui servait l'Etat. Sentant sa fin prochaine, elle a acheté un terrain dans le cimetière du village, et y a fait élever une pierre tombale ; puis, elle a payé d'avance l'entrepreneur de pompes funèbres qui se chargerait de son enterrement.

On reconnaît maintenant le futur criminel à la couleur des yeux !

Il suffirait, d'après certains savants allemands, de regarder, bien en face dans les yeux, le premier indi-

vidu venu, pour prononcer un diagnostic infaillible sur sa moralité et prédire si oui ou non, il est en passe de devenir criminel.

Les meurtriers et les voleurs ont toujours les yeux couleur marron ; ceux qui pratiquent l'abus de confiance, sous toutes ses formes, ont des yeux couleur canelle ; les vagabonds ont des yeux bleus azur (l'azur de l'infini pour les chemineaux). Les yeux noirs et les yeux bleus brillent... par leur absence, dans le monde des criminels.

Cette théorie des savants allemands, sagement appliquée par les limiers de la police, serait peut-être d'un grand secours pour la découverte des malfaiteurs. Cela permettrait même d'arrêter les criminels avant la lettre, c'est-à-dire avant le crime accompli—avantage des plus appréciables pour les honnêtes gens !

On n'a plus qu'à enfermer, ou à guillotiner, tous ceux qui, marqués par le doigt de Dieu, ont les yeux bruns...

Ce furent les Anglais qui, à l'époque de leur domination en France, introduisirent pour la première fois le mât de cocagne à Paris, en 1425. Voici ce qu'on lit à ce sujet, dans le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, sous Charles VII :

"Le jour saint Leu et saint Gilles, qui fut un samedi, premier jour de septembre, proposaient à certains de la paroisse faire un esbattement nouvel et le firent et fut tel ledit esbattement. Ils prirent une perche bien longue de six toises ou près, et la fichèrent en terre et au droit bout du hault mirent un panier et dedans une grasse oïe (oie) et six blancs, et oignirent très bien la perche, et puis fut crié que qui pourrait aller querre (quérir) ladite oïe en rempant contre mont sans aide, la perche et panier il aurait, et l'oïe et les six blancs ; mais oncques nul, tant sient il bien gripper (grimper), n'y put avenir. Mais, au soir, un jeune varlet qui avait grippé le plus hault ot (eût) l'oïe, non pas le panier, ne les six blancs, ne la perche. En fut fait ce droit devant Quicampant, en la rue aux Oïes."

La rue aux Oies, dont parle le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, est celle dont par corruption on a fait la rue aux Ours.

Sous ce titre : "Nineteenth Century in a nutshell" (le dix-neuvième siècle dans une coquille de noix), le journal américain *Answers* établit comme suit le "doit" et l'"avoir" du siècle qui vient de finir :

Ce siècle a reçu de ses prédécesseurs le cheval ; il laisse au suivant la locomotive, la bicyclette et l'automobile.

Il a trouvé la plume d'oie et laisse la machine à écrire.

Il a trouvé la faux et laisse la machine à moissonner.

Il a trouvé la presse à imprimer à bras et laisse la machine rotative.

Il a trouvé la peinture sur toile et laisse la photographie.

Il a trouvé le métier à tisser à bras, il laisse la filature et le tissage mécaniques.

Il a trouvé la poudre et laisse les explosifs puissants.

Il a trouvé le fusil à pierre et laisse les armes à tir rapide.

Il a trouvé la chandelle de suif et laisse la lumière électrique.

Il a trouvé la pile et laisse la dynamo.

Il a trouvé le navire à voile et laisse le navire à vapeur et les sous-marins.

Il a trouvé le télégraphe aérien et laisse le téléphone et la télégraphie sans fil.

Il a trouvé la lumière ordinaire et laisse les rayons X..., etc., etc.

Mme X... présente à Berlureau ses deux nièces qui rentrent de promenade à bicyclette et n'ont pas encore changé de costume.

—Elles sont charmantes, déclare Berlureau ; on dirait... les deux frères !

PERDITIO !...

—Monsieur l'abbé, vous n'êtes pas encore venu voir les cadeaux de Roberte...

—C'est vrai, Madame.

—Venez ce soir.

—Ce soir !... y songez-vous, Madame !... une veille de première communion !... pensez donc que j'ai encore douze enfants à voir... Je suis sûr qu'on m'attend à l'église... Et je suis déjà en retard de dix minutes pour le dîner...

—Pas de résistance !... Prenez le temps de voir vos douze enfants, sautez dans mon coupé et vous arriverez encore au presbytère avant tout le monde... D'ailleurs, si vous refusiez, un vieil ami comme vous !

—Eh bien !

—Je ne vous le pardonnerais de ma vie.

—Je m'exécute.

—C'était bien, en effet, à pareille heure, une exécution ; seulement, au lieu de la guillotine, c'était la visite forcée.

La guillotine a cet avantage qu'elle est plus rapide...

Pestant, maugréant, ronchonnant, enthousiasmé comme un chat qu'on fouette, l'abbé arrive...

—Et Roberte ?...

—Elle est en haut.

—Sans doute, elle achève son cahier de retraite ?...

—Non !... imaginez-vous qu'il vient encore de nous arriver deux cadeaux... alors vous comprenez...

—Je comprends qu'elle devrait, en ce moment, ne songer qu'à sa première communion.

—Oh ! un instant seulement... Et puis... si vous regardez tout de suite.

Et l'on enfila l'escalier...

Au bout d'une minute l'abbé eut une exclamation ; —Mais c'est dans la chambre de Roberte que vous avez fait votre exposition !...

—Sans doute !... il faut bien qu'elle en jouisse ! ! !...

Et je vous réponds qu'elle en jouissait, Roberte !... Le vicaire n'avait pas achevé de hausser les épaules qu'il put apercevoir la pauvre petite évoluant, ivre de vanité, au milieu d'un véritable bazar...

Il y avait de tout, dans cette chambre de première communion... une bonne demi-douzaine de bénitiers... sur une commode, un lot de statuette en ivoire, en bronze, polychromes... sur la table, un assortiment de chapelets, de médailles, de cadres en peluche ou en bois sculpté.

Le rayon de la bijouterie était abondamment représenté par un guéridon surchargé de bracelets, de montres, de colliers, de boucles d'oreilles, d'agrafes, d'épingles, de broches, de boutons, de cachets, etc., etc...

A côté, sur un canapé, un déballage de maroquinerie, des missels, des imitations, des porte-monnaie, des porte-cartes, des portefeuilles... le tout fleurant fort le cuir de Russie ou le chagrin... le tout chiffé, armorié, en acier, en argent, en or...

Plus loin, la cristallerie... verres d'eau, services à thé, déjeuners, etc...

L'abbé n'eut que le temps de se retenir, il allait s'écrier :

—C'est donc la foire, ici !...

C'eût été, évidemment, maladroite, car la mère et la fille, l'une comme l'autre, étaient dans un ravissement dont il eût été parfaitement impossible de les faire descendre.

—Savez-vous combien il y en a ?

—Une cinquantaine...

—Vous êtes loin... quatre-vingt-dix-sept !... La pauvre petite a été comblée... Des gens que nous connaissons à peine...

Tous ces cadeaux, en effet, étaient soigneusement accompagnés d'une carte... C'était bien la vanité mondaine, qui a trouvé le moyen sacrilège de se glisser dans l'acte le plus auguste qui se puisse accomplir... Docile

esclave de l'orgueil, la mode, ici encore, s'étale triomphante, étendant son action imbécile sur des âmes de douze ans et leur dérochant odieusement une attention qui devrait être uniquement absorbée par Dieu.

—Alors, Roberte, vous êtes bien contente ?... demande l'abbé, pour dire quelque chose.

—Oh ! oui... répondit l'enfant, j'en ai trois de plus qu'Andrée...

* * *

L'abbé partit, étouffant...

Ainsi donc, voilà ce que le monde faisait, à présent, de la communion des petites chrétiennes !... Le prêtre de Jésus-Christ essayait, trois années durant, de les préparer, ces chères âmes candides, au plus beau jour de leur vie, et, la veille de ce jour, avec quelques miroitements d'or, avec quelques reflets de nacre, avec, surtout, la complicité des amis et des mères, la mode éclipsait tout cela...

N'était-ce pas à désespérer ?

Comme l'abbé laissait, en un geste vague, retomber son bras découragé, il songea que la petite du concierge faisait, elle aussi, sa première communion...

Il entra dans la loge. L'enfant écrivait...

Et l'abbé, s'étant approché, lut ces lignes, tracées en gros caractères, sur un cahier de deux sous :

Aujourd'hui, je suis bien contente, parce que, demain, je vais recevoir Jésus.

JEAN DES TOURELLES.

DANS L'ARMÉE RUSSE

Depuis 1874, le service militaire est obligatoire en Russie, et tout sujet russe y est astreint, à partir de sa vingt-et-unième année.

Des 870,000 jeunes gens environ qui arrivent chaque année à leur majorité, 287,000 sont versés dans l'armée active, le reste se répartit entre la réserve et la deuxième réserve, dénommée "Zapas."



Les exercices à la baïonnette dans l'armée russe

La durée du service, pour la Russie d'Europe est de cinq ans dans l'armée active et de treize ans dans la réserve et de cinq dans le "Zapas ;" pour les provinces asiatiques, les termes sont respectivement de sept ans dans l'armée et six dans la réserve ; dans le Caucase, trois ans de service actif et quinze ans de réserve. En cas de besoin, le ministre de la guerre peut maintenir les soldats sous les armes pour six mois supplémentaires.

Les professeurs et les membres du personnel enseignant sont exempts, et l'instruction donne droit à certains privilèges. Les chiffres les plus bas mis en avant pour l'estimation des forces militaires russes en temps de paix fixent l'effectif à 36,000 officiers et 860,000 hommes, soit un total de 896,000 hommes. Sur

un pied de guerre, l'armée comprendrait approximativement 63,000 officiers et 3,440,000 hommes, soit un total de trois millions et demi.

Pour arriver à la formation professionnelle de ces formidables levées, le gouvernement du tsar a dû adopter des méthodes spéciales d'instruction, entre autres l'emploi des mannequins oscillants.

La France emploie déjà, pour les exercices de cavalerie, des mannequins à cheval, montés sur plateforme oscillante et sur lesquels cuirassiers, dragons et chasseurs à cheval, apprennent la charge.

En Russie, on place un premier rang de mannequins branlants sur la crête d'un retranchement ; les hommes montent à l'assaut, baïonnette au canon, renversent, à coup de crosse, passent au fil de la baïonnette les inoffensives sentinelles, puis au bas du retranchement, un second rang de ces défenseurs à bascule les attend.

L'assaut se fait en ordre de bataille.

Les mannequins sont en bois et suspendus à des potences à bascule.

Comment se donnent les renseignements

ACTE IER

Mme Durand.—Excusez-moi, chère madame, de vous déranger, mais j'ai besoin d'un renseignement.

Mme Langlois.—Inutile de vous excuser, je serai heureuse de vous être agréable.

Mme Durand.—Voici ce dont il s'agit. Je suis sur le point d'engager une bonne, nommée Ursule Duplumeau, qui a été à votre service. Je viens vous demander de me dire très franchement si elle est active et surtout si elle est honnête. Je tiens à cette dernière qualité, car j'ai beaucoup d'argenterie chez moi. Vous me rendrez donc grand service en me parlant à cœur ouvert, et vous pouvez être assurée de ma discrétion.

Mme Langlois.—Soyez tranquille ! Entre dames du même monde, on se doit assistance. Ursule Duplumeau est, je vous l'affirme, une personne très active, elle se lève toujours de...

Mme Durand.—Est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Elle se lève toujours de bonne heure, range et nettoie très proprement le salon.

Mme Durand.—Oui... mais est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Elle brosse soigneusement les vêtements, coud ce qu'il y a à recoudre.

Mme Durand.—C'est entendu... mais son honnêteté ?

Mme Langlois.—Et puis, elle a une grande qualité... elle ne bavarde pas.

Mme Durand.—C'est une qualité, en effet... mais parlons de son honnêteté ?

Mme Langlois.—Elle n'est pas gourmande non plus et se contente de peu, ce qui...

Mme Durand.—Pardonnez de vous interrompre, mais dites-moi franchement, est-elle honnête ?

Mme Langlois.—Si elle est honnête !... Oh ! elle... c'est à-dire... enfin... enfin, je puis affirmer que c'est une personne qui serait incapable de vous voler une épingle.

Mme Durand.—Ah ! vous me rassurez ! Je crois donc pouvoir l'engager sans crainte. Merci, chère madame, et au revoir ?

ACTE II

Trois semaines après

Mme Durand.—Comme vous m'avez trompée sur le compte de votre ancienne bonne.

Mme Langlois.—Sur le compte d'Ursule Duplumeau ?

Mme Durand.—Oui.

Mme Langlois.—Oh ! pouvez-vous dire chose pareille !

Mme Durand.—Comment... ne m'avez-vous pas dit que c'était une personne incapable de vous voler une épingle ?

Mme Langlois.—C'est vrai, je l'ai dit.

Mme Durand.—Eh bien ! elle m'a volé six couverts en argent.

Mme Langlois.—Possible ! mais je suis persuadée qu'elle ne vous a pas volé vos épingles.

POUR RIRE

Chez la chiromancienne :
—Vous épouserez un colonel.
—Ah ! à quoi voyez-vous cela ?
—Vous avez, dans la main, tout un régiment de lignes.

* *

Au tir à la cible :
Le capitaine.—Vous tirez comme un pied, mon garçon ? Vous n'êtes pas fichu de tuer un homme à vingt-cinq pas !
Le soldat.—On ne m'a pas appris à les tuer de si loin que ça, mon capitaine... je suis étudiant en médecine !

* *

Le mari, d'un air furieux, s'empare d'un énorme plumeau et se met en devoir d'épousseter la figure de sa femme qu'il trouve trop poudrée.
—Tu es fou ! s'écrie la malheureuse.
—Tu sais bien, répond le mari d'un ton bourru, que je n'aime pas à voir de poussière sur mes meubles.

* *

Le propriétaire d'une grande maison de confection pour hommes est très malade.
—Ma vie ne tient qu'à un fil, dit-il à un ami et client.
—C'est comme vos boutons, répondit celui-ci.

* *

Le vagabond.—Pardou, mon cher monsieur, auriez-vous l'obligeance de me donner un p'tit renseignement ?
Le monsieur.—Mais certainement, avec plaisir, si cela est en mon pouvoir.
Le vagabond.—Eh bien, veuillez donc me dire combien vous avez dans votre porte-monnaie.

* *

Un riche parvenu se vante souvent de son origine ; il est fier des difficultés qu'il a dû vaincre pour arriver à la fortune et s'écrie de temps en temps :
—Je me suis fait moi-même !
On lui offrait du gibier dans une maison où il dînait :
—Merci ! répondit-il, je ne mange que du gibier que je tue moi-même !
Une autre fois, quelqu'un lui proposa de l'omelette en disant :
—Est-ce que vous ne mangez que des œufs que vous pondez vous-même ?

AU CLAIR DE LA LUNE

Lundi, le 5 du mois d'août prochain, sera donnée l'une des plus belles excursions au clair de la lune sur lesquelles les amateurs puissent compter pendant toute la saison.
C'est le vapeur *Saint Laurent* qui portera les excursionnistes, et il y aura à bord un magnifique orchestre pour mener la danse.
Le voyage ne coûte que 25 cents. Le *Saint-Laurent* quittera le quai Bonsecours à 8 heures précises de la soirée.

SOMMEIL PAISIBLE

La toux vous empêche de dormir : avez une dose de *Baume Rhumal* avant de vous coucher vous dormirez paisiblement.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parus en librairie
En Anarchie, par C. Pert, 90c ; De l'ignorance à l'Amour, par Junka, 90c ; Le Sang Français, par Jules Clarétie, 90c ; Le Champion de Cythère, par J. Rameau, 90c ; A Côté de l'Amour, par Paul Acker, 90c ; Le fruit défendu, La Revanche de Rose-Manon, par Jules Mary, 90c ; et un grand choix de volumes à 5c, 10c, 15c et 25c.
Les commandes sont remplies par retour du courrier

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis
Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, 8.00 p.m.
Arrivée à Holyoke, 7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, 8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, 8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal, 8.18 a.m., 9.10 p.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Ludian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

M^{ME} ADELARD LABERGE

219, rue Dufresne
MONTREAL

Interviewée par un reporter du "Journal" lui raconte la manière presque miraculeuse dont elle a été guérie par les Pilules Rouges

Son témoignage, corroboré par plusieurs témoins, devrait être lu par toutes les femmes malades

Mme Adélarde Laberge, 219, rue Dufresne, Montréal, s'est déclarée satisfaite du traitement qu'elle a reçu des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Voici ce qu'elle a dit à un représentant du *Journal*.
"Quand j'ai commencé le traitement des Médecins Spécialistes, j'étais dans un état de faiblesse extrême, je souffrais du beau mal. Impossible de vaquer à mes occupations du ménage, ni faire même un point de couture. Je pris le lit. Mes médecins de famille me prodiguaient leurs soins au meilleur de leur connaissance ; mais ils finirent par m'avouer en toute franchise qu'ils désespéraient de me ramener à la santé. C'est alors que quelqu'un me suggéra de prendre les PILULES ROUGES et de me soumettre au traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Jusqu'alors j'avais dépensé un montant très considérable d'argent pour me guérir. Inutile de vous dire la condition dans laquelle j'étais lorsque je me présentai à eux. J'étais d'une maigreur à faire peur. Je ne dormais que très imparfaitement ; et même au milieu du sommeil, j'étais éveillée par sursauts, comme si tous les nerfs de mon corps eussent été des ressorts. J'avais des douleurs dans tous les membres, au point que je pensai pendant quelque temps que j'allais devenir infirme. Parfois, j'étais prise d'enflurements dans toutes les parties du corps, mes pieds se glaçaient, j'avais de violents maux de tête, des étourdissements, des douleurs dans les côtés et des piquements dans les reins.

"Aussi, je vis avec bonheur le jour où l'on me promit du soulagement. L'illusion seule des améliorations dans ma santé me faisait du bien. Qu'en sera-t-il, pensais-je, quand je sentirai la santé réintégrer ma personne ? L'espérance vient d'autant plus promptement, que l'on a l'assurance que nos désirs sont sûrs d'être accomplis. C'est dans les nombreux témoignages publiés dans les journaux de Montréal, que je puisai la confiance dans les célèbres Pilules Rouges, et dans le traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je me disais : "Si tous ces témoignages sont identiques, comment douter de l'efficacité de ces remèdes ? Celles qui en ont fait usage demeurent à quelques pas à côté de moi. Elles déclarent publiquement et solennellement qu'elles ont été guéries. Ces témoignages ne sont pas comme ceux qui viennent d'endroits éloignés ou inconnus ; ils sont pris au hasard, parmi une multitude de mères de famille de Montréal, ainsi qu'une légion de jeunes filles que nous connaissons tous. Pourquoi ces Pilules Rouges ne me guériraient-elles pas aussi bien que les autres ?
"Voilà quelle était ma disposition d'esprit lorsque je me jetai aveuglément sous les soins des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

"Dès que j'eus pris les Pilules Rouges, ainsi que le premier traitement des Médecins Spécialistes, je sentis en moi un mieux sensible. Je me sentais renaitre à la santé. Je pris avantage de l'amélioration manifeste de chaque jour. On a beau avoir la confiance, si le remède est inefficace, il est inutile de songer à un rétablissement. Dans mon cas, ce qui démontre que ma guérison est due exclusivement à l'usage des Pilules Rouges, c'est que je pris quatre bouteilles de remèdes préparés par les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Le progrès de ma guérison s'effectua graduellement et sensiblement depuis la première jusqu'à la dernière boîte, lorsque je constatai que j'étais guérie. Je crois sincèrement que si j'eus discontinué le traitement à la troisième bouteille, je n'aurais ressenti du soulagement qu'en proportion de la quantité absorbée, c'est-à-dire je n'aurais été guérie qu'imparfaitement. Je suis heureuse de constater cependant qu'aujourd'hui je suis en parfaite santé et je certifie que je le dois aux Pilules Rouges ainsi qu'au traitement des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine."

—Voyons, demanda Mme Laberge au représentant du *Journal* : Ai-je l'air malade ? Mais, non, répondit ce dernier, je n'aurais jamais pensé que vous aviez déjà été dans le terrible état de maladie que vous m'avez décrit vous-même tout à l'heure.

Mme Laberge était occupée à sa couture ; durant qu'elle parlait, l'aiguille agile traçait son chemin à travers l'étoffe, lentement, il est vrai, mais sûrement, emblème de la persévérance que ceux qui veulent le succès apportent à leur entreprise.

La sœur de Mme Laberge, Mme Deschênes, assistait à cette conversation et corrobora en tous points les déclarations ci-dessus.

Les Médecins Spécialistes invitent toutes les femmes souffrantes à leur demander conseil, ils répondront avec la plus grande promptitude à leurs lettres. Celles qui le peuvent facilement pourront les voir à leurs bureaux de consultations au No 274, rue Saint-Denis, Montréal. Les consultations par lettres ou personnelles sont absolument gratuites.

Les Pilules Rouges se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50 ; si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, elle vous seront expédiées sur réception du montant.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017
GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 29 JUILLET LES PAUVRES DE PARIS

Paul Cazeneuve dans Planterose

MATINEE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : LA MAISON DU PONT NOTRE-DAME

PARC SOHMER

Le programme de la semaine dernière a été des plus intéressants et des plus variés, aussi les auditoires ont-ils été fort nombreux. Vu les succès bien mérités que Mlle Adélina Roattino avait remportés la semaine précédente, la direction avait retenu ses services pour la semaine dernière, à la grande satisfaction du public. Au nombre des numéros de vaudeville, il faut mentionner les marionnettes du professeur Till, les Deltorellis, musiciens excentriques, la troupe de singes et chiens dressés du professeur McCart, ainsi que Mlle Bonita, accompagnée de deux négrillons. Les solistes de la semaine étaient MM. Oscar Arnold, clarinettiste, F. Boucher, piccolo Van der Meerschen et Privé, duo de piston. Cette semaine, les amateurs auront l'avantage d'entendre de nouveau M. V. Occellier, le sympathique baryton qui chantera des romances nouvelles. Musique de Lavigne.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constitue un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

—Le chiffon cède son trône aux dentelles; les petits plis et les froncés font place aux applications.

UNIVERSALITÉ

L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du Baume Rhumal.

—Les plus petits chameaux du monde entier viennent de la Perse. Ils ne sont guère de plus de 20 ponce de haut.

LA FORCE RETROUVÉE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique trouveront dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard la force et la vigueur.

—A Saint Pétersbourg, on supporte un grand asile pour les orphelins, au moyen de la taxe sur les cartes à jouer.

LE CHOIX A FAIRE

Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des poumons, le seul remède réellement efficace est le Baume Rhumal.

—On vient de compléter, à Vienne, le bicycle le plus dispendieux fait jusqu'à date. Il a coûté près de \$30,000.

PRINCIPE IMMUABLE

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard purifient et fortifient le sang, dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

—Dans l'Etat du Connecticut il y a une loi qui défend de prendre plus de 30 truites dans un seul jour.

VIN ÉTONNANT

Québec, 7 novembre 1899.

Les certificats bienveillants obtenus des acheteurs peuvent être taxés d'incompétence, d'indiscrétion ou d'un excès de condescendance. Quand il s'agit d'une préparation médicale, il est du devoir du médecin qui l'a prescrite à ses clients d'en laisser connaître les résultats. J'ai ordonné le VIN DES CARMES à des membres de ma famille d'abord, et l'amélioration rapide qui s'est manifestée m'a convaincu de sa grande utilité. Un très grand nombre de mes clients en ont fait usage, et je me fais un plaisir de vous dire que tous en ont bénéficié, et un grand nombre d'une manière étonnante. Vous savez que je n'aime pas à multiplier mes certificats, mais cette préparation est une de celles qui exigent l'encouragement des médecins et mes félicitations personnelles.

DR R.-G. MATTE,
156, rue Des Fossés.

LES
Pilules de Longue Vie
(BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES
HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS

Delle **MARIA POULIOT**

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mere reconnaissante nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos Pilules de Longue Vie. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait tout le corps; ses jambes étaient enflées et ne pouvait à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les Pilules de Longue Vie Bonard, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.


Mme POULIOT, 49 rue Brébeuf.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les Pilules de Longue Vie, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébeuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard.)** Si vous aimez mieux essayer les Pilules avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centins, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boites .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;">  No. 17 </p>
---	--

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 73, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

**GUERI EN
TRES PEU
DE TEMPS**

**Etes-vous
Grevé ?**

M. J.-BTE. AUDET, âgé de 64 ans, sacristain à Laprairie, souffrait d'une hernie double depuis 10 ans, la Cie l'a complètement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tel. Est 1379

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.
Ph^o MALAVANT, 10, r. des Deux-Pointes, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

LE ROBUR

QUI REND ROBUSTE

L'espoir des désespérés

CERTIFICAT

M. Beaupré.—Je voudrais bien que toutes les personnes épuisées comme je l'étais connaissent le ROBUR que j'ai acheté de vous! J'étais au plus mal, de l'os omac, des poumons, et d'une faiblesse dégoûtante. Je me faisais soigner en vain depuis longtemps. J'ai commencé à essayer le ROBUR après avoir pris tous les remèdes en vogue. J'étais rendue à transpirer beaucoup toutes les nuits, à ne plus rien digérer, et à ne pouvoir plus faire aucun ouvrage.

Au bout de trois jours, avec le ROBUR, mes transpirations ont cessé complètement, et la semaine suivante à ma grande surprise, j'ai fait mon lavage et mon repassage. Je ne saurais jamais assez recommander ce ROBUR: c'est l'espoir des désespérés.

Mme J. EMOND, 57A Darling, Hochelaga.

En vente partout, en flacons de \$1.00 seulement, avec la signature Chs Beaupré sur une bande de têtes de lions, autrement c'est de la contrefaçon. Dépôt en gros:

Pharmacie C. BEAUPRE,
coin Rachel et Saint-Hubert, Montréal

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurant dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ec. greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six bottes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

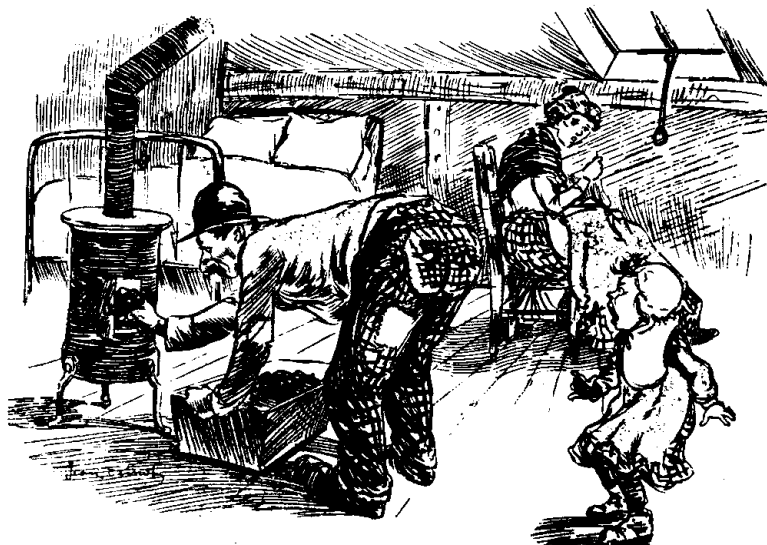
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les diarrées de l'estomac, dérangements et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORTE. Le Petit Collier Electrique du Dr Ponget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son efficacité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 centes.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

3929



CONSCIENCE INQUIETE

—Hi! hi! j'le ferai plus.

—Qu'est-ce que tu as, petite sotte?

—C'est le pantalon à papa qui me regarde avec de drôles de z'yeux; comme s'y savait que c'est moi qu'ai volé les confitures.

RENAUD, KING & PATTERSON

Grande Vente d'Écoulement de

MEUBLES D'ÉTÉ!!

Tout notre assortiment devant être écoulé pour faire de la place pour nos Marchandises d'Automne, Nouveautés de l'Été, spécialement désignées pour l'ornement et l'utilité des maisons d'été.

Lisez ces offres échantillons:

Lits en fer, blancs, garnis en cuivre véritable, pleine longueur, valant \$5.00, à.....	\$3.50	Glacières doublées en zinc, réservoir mobile, aseptiques et hygiéniques, valant \$10.00, à.....	\$7.50	Chaises longues, en imitation de cuir, très élégant dessin, durables et de belle apparence, valant \$10.00, à.....	\$6.00
Articles de Campement		Berceuses en acier enroulé, solides, légères, fraîches et des plus élégantes pour l'été, valant pleinement \$10, à		Carrosses pour bébés, solide travail en osier, pneus en caoutchouc, magnifiquement bourrés et finis, valant \$20.00, à.....	
Pliants en toile à voile.....	30c				
Chaises pliantes, en toile à voile.....	45c				
Lits de camp pliants en toile à voile	\$1.50				

Renaud, King & Patterson

Commandes par la poste soigneusement exécutées.

652 RUE CRAIG

Les Fournisseurs d'Ameublements.

LOTION PERSIENNE



DÉPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
124, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

RIPANS

Un menu appétissant

Nous porte souvent à manquer de prudence. On en paie doublement la chandelle. Vient d'abord l'indigestion, qui rend sa victime si misérable. La moitié du plaisir du dîner se perd de cette façon. Il y a des gens qui se sentent si mal, après un copieux dîner, qu'ils jurent qu'ils ne mangeront pas de sitôt avec une telle voracité. Mais dès que l'occasion se présente, ils sont, d'ordinaire disposés à courir de nouveau le risque. Ceux qui ont passé par là, mais qui ont appris la valeur des Ripans Tabules, soutiennent que c'est un spécifique souverain contre toutes tendances à la dyspepsie, et le beau de l'affaire c'est que ce spécifique met en mesure ceux qui l'emploient de ne se priver aucunement des plaisirs de la table. On peut avoir dans toutes les pharmacies, pour cinq cents, une boîte de dix Tabules. Il est utile d'en porter sur soi.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.



JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 16 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

Le comte acheta une couronne d'immortelles et tout le monde se dirigea vers le monument funéraire, auprès duquel deux gardiens veillaient sans cesse, depuis le jour de la pose des scellés.

M. de Gibray brisa les cachets de cire, et l'ouvrier requis par le conservateur fit sauter la serrure provisoire qui condamnait la porte de bronze à l'immobilité.

Au début de ce récit nous avons décrit l'intérieur du tombeau formant une véritable chapelle.

Tout s'y trouvait dans le même état qu'au moment où on en avait retiré le cadavre de la femme assassinée en qui la policière avait cru reconnaître une Anglaise.

Aussitôt que la porte eût tourné sur ses gonds, Paul de Gibray invita du geste le comte Yvan à entrer le premier.

Le jeune homme s'inclina, franchit le seuil, accrocha sa couronne à un des supports scellés à cet effet dans la muraille, puis s'agenouilla et, plongeant son visage dans ses mains jointes, fit une courte prière.

Aimée Joubert et les magistrats l'avaient suivi.

La policière examina rapidement tous les objets qui nous sont connus, mais son attention se concentra bien vite sur le petit autel et sur le tabernacle qui lui servait de couronnement.

— Quand vous êtes entré ici pour la première fois, le tabernacle était-il ouvert ? demanda-t-elle au juge d'instruction.

— Il était ouvert... répondit celui-ci.

— Donc on venait d'y déposer quelque chose, ou d'y prendre ce qui s'y trouvait déposé déjà... Ceci est indiscutable. Une lutte s'est engagée entre le meurtrier survenant à l'improviste, et la malheureuse dont il a fait sa victime. Cette lutte a été violente : les chaises renversées, les bougies brisées, le prouvent jusqu'à l'évidence... L'assassin n'a dû quitter le tombeau que lorsqu'il a eu la certitude que sa victime ne respirait plus... Tout cela vous semble bien établi, n'est-ce pas ?

— Oh ! parfaitement ! répliqua le juge d'instruction. Le crime a été commis pour s'emparer de la correspondance déposée dans le tabernacle, c'est clair comme le jour...

— Il existe, néanmoins, des complications dont la clef m'échappe encore... reprit Aimée Joubert. L'assassin n'est point, il est vrai, l'homme à qui la correspondance était destinée, et la preuve c'est qu'en se retirant il a glissé des petits cailloux dans la serrure... Donc il voulait empêcher, ou du moins retarder l'entrée du véritable destinataire des papiers... Tout cela reste dans mon esprit très confus, très obscur... La seule chose qui m'apparaisse de façon fort nette, c'est qu'il y a dans l'affaire ce qu'on appelle vulgairement un troisième larron...

— Et, selon moi, c'est ce troisième larron qui aurait perdu son bouton de manchette dans la voiture du loueur de la rue Ernestine.

— J'en ai la conviction, je dirais volontiers la certitude...
— Supposez-vous, dit Paul de Gibray, qu'il fasse partie de cette bande dont l'existence vous paraît prouvée et dont Pierre Lartigues serait un des gros bonnets ?

Aimée Joubert secoua la tête.
— Non... dit-elle en suite. Je suppose tout le contraire... L'homme au bouton devait être un intrus,

contrecarrant les projets des associés et cherchant à surprendre leurs secrets.

— Le champ de suppositions que vous abordez est sans limites... murmura Paul de Gibray, prenez garde de vous égarer.

— Je cherche la vérité... répondit Mme Rosier, et, soyez tranquille, je ne m'égarerai point ou, si je m'égare un instant, je ne tarderai guère à retrouver mon chemin... Si profondes que soient les ténèbres, il faut bien que la lumière jaillisse... Laissez-moi procéder à une inspection non moins sérieuse que celle qui m'a si bien réussi ce matin dans la voiture du loueur Binet...

Les trois magistrats, le comte Yvan et le conservateur, se retirèrent sur le seuil, afin de ne pas entraver la liberté d'action de la policière.

Celle-ci examina longuement, minutieusement, les moindres détails du funèbre intérieur.

Elle dérangea les chaises et souleva le tapis.

Tout à coup elle poussa une exclamation, s'agenouilla sur les dalles et ramassa, au milieu de la poussière, une petite pierre bleue, de la grosseur d'un grain de chènevis.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda vivement M. de Gibray.

— La turquoise qui manque au bouton de manchette...

— Vraiment ?

— Voyez...

Aimée Joubert s'était relevée.

Elle exhiba son porte-monnaie.

Elle en tira le petit fer à cheval qu'elle y avait serré, et elle présenta la turquoise au compartiment vide où elle s'adaptait le mieux du monde.

— Ceci nous prouve que le bouton de manchette appartient bien à l'assassin... dit-elle : du reste je n'en doutais pas... Mes investigations ici sont terminées, messieurs, et je n'ai point perdu mon temps.

Le comte Yvan avait pris le fer à cheval et, son longon dans l'œil, l'examinait sur toutes ses faces.

— C'est un bijou original et soigné... dit-il...

— Très soigné et par conséquent très reconnaissable, ce qui rend la trouvaille précieuse... répliqua Mme Rosier, en réintégrant l'objet dans son porte-monnaie ; puis, s'adressant au Russe, elle ajouta : Monsieur le comte, seriez-vous libre ce soir, à onze heures ?

— Parfaitement.

— Pourriez-vous vous mettre à ma disposition ?

— Sans doute, et avec empressement, soyez-en convaincue...

— Trouvez-vous donc ce soir, à onze heures, dans une voiture, à l'angle de la rue Meslay et de la rue Saint-Martin... Un homme mettra la tête à la portière de votre voiture et vous dira : *Monsieur le comte on vous attend...* Vous le suivrez... Notez bien que ceci n'est mystérieux qu'en apparence... Je vous enverrai quelqu'un dans le but unique de vous éviter un dialogue avec le concierge de la maison où on vous conduira...

— Je serai à l'heure convenue à l'endroit indiqué... dit le Russe.

— A ce soir donc, monsieur le comte... Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Mais, dit M. de Gibray, vous m'aviez promis hier de m'apporter aujourd'hui l'explication du pa-

pier découpé trouvé sur le cadavre et que vous affirmiez être une grille...

— C'est vrai... j'oubliais de vous en parler...

— Vous avez découvert ce que vous cherchiez ?

— Sans la moindre peine.

— Je suis curieux de connaître le résultat de votre travail.

— Voulez-vous que nous descendions au bureau de M. le conservateur ? Je mettrai sous vos yeux ce que j'ai fait.

— Venez...

On allait quitter le tombeau Kourawieff lorsque le comte Yvan dit à Paul de Gibray :

— Maintenant, monsieur, vous vous êtes rendu compte de toutes choses par vos propres yeux ; me donnerez-vous l'autorisation que je sollicite ?

— Je ne vois aucun motif pour refuser... répliqua le juge d'instruction ; puis il ajouta : Monsieur le conservateur, vous voudrez bien laisser les ouvriers désignés par monsieur le comte faire au tombeau Kourawieff les réparations qu'il jugera nécessaires...

— Merci, monsieur... dit le jeune Russe. Je vais profiter de ma présence pour m'entendre immédiatement avec un marbrier... Au revoir, messieurs... A ce soir, madame !...

Yvan Smoiloff s'éloigna.

On descendit alors au bureau du conservateur.

Aimée Joubert, se trouvant seule avec les trois magistrats, tira de son portefeuille la lettre qu'elle avait écrite dans la soirée de la veille, et la présenta au juge d'instruction.

— Veuillez lire à haute voix, monsieur, lui dit-elle.

Paul de Gibray s'empressa de faire ce que la policière demandait.

— Que voyez-vous là dedans ? lui demanda-t-elle ensuite.

— Une épître commerciale d'un fort mauvais style, rédigée par un négociant quelconque...

— Mais rien de suspect ?...

— Absolument rien.

— Relisez et cherchez bien...

— J'ai beau chercher, je ne trouve pas...

VII

Aimée Joubert sourit.

— Permettez-moi donc, alors, dit-elle, de vous prouver qu'hier je ne m'abusais pas en m'engageant à découvrir le secret de la grille...

Elle retira la lettre des mains de M. de Gibray, l'étala sur une table, et les quelques mots qui nous sont connus apparurent dans les découpures.

— Maintenant, ajouta la policière, lisez...

Le juge d'instruction se pencha et lut :

« Voyageur, bras en écharpe, minuit, chemin de fer du Nord, porteur de cent mille francs. Il ne faut pas qu'il les porte à leur destination. Attendez-le. »

— Je comprends ! s'écria Paul de Gibray. Vous aviez cent fois raison ! Les bandits dont nous venons de découvrir l'existence employaient certainement ce moyen pour correspondre sans se compromettre...

— Ils faisaient acte de prudence, répondit la policière, et c'est peut-être par leur prudence même qu'ils seront trahis...

— Je comprends mal votre pensée...

— L'avenir vous l'expliquera...

— Je n'en doute pas, et je crois d'avance à votre succès, car la confiance que vous m'inspirez est sans bornes...

— Je la justifierai de mon mieux...

Aimée Joubert prit alors congé de ses chefs qui retournèrent au Palais de Justice.

Quittons pour un instant les magistrats et la policière et occupons-nous de quelques-uns des autres personnages du drame que nous racontons.

Simone était entrée en possession de son emploi chez Mme Dubief.

Celle-ci, dès le premier jour, avait constaté que sa nouvelle employée possédait une intelligence remarquable unie à l'ardent désir de bien faire.

La sous-maitresse chargée d'installer à la lingerie

du pensionnat la protégée de Marie Bressolles n'avait eu aucun mal à l'initier aux mille détails dont la réunion formait l'ensemble de ce petit gouvernement. Malgré son extrême modestie, Simone sut trouver en elle-même l'aplomb d'une femme de trente ans.

Trois jours après son installation, elle tenait en main les ouvrières placées sous ses ordres et dont plusieurs avaient le double de son âge.

Toutes lui obéissaient, la respectaient et l'aimaient.

A l'hôtel de la rue de Verneuil les travaux rendus nécessaires par les futures réceptions étaient déjà commencés.

En sa qualité d'ancien architecte, Ludovic Bressolles connaissait des entrepreneurs intelligents et pleins de zèle.

Il fit appeler celui d'entre eux qu'il savait, par expérience, le plus expéditif, il le mit au courant de ses idées et lui donna huit jours pour les réaliser.

L'entrepreneur promit et se mit en mesure de tenir parole.

M. Bressolles surveillait les ouvriers.

Cette organisation, ou ce qu'il appelait cette *désorganisation* de son intérieur, lui prenait la plus grande partie de son temps, quoiqu'il ne s'y prêtât, nous le savons, qu'à contre-cœur.

Il s'était borné à conduire tous les jours Marie chez Gabriel Servet, et à venir la chercher quand le temps fixé pour les séances était écoulé.

La jeune fille passait donc deux heures dans l'atelier de la rue Vavin, en compagnie du peintre et de son élève Albert de Gibray.

Le fils du juge d'instruction ne manquait point de venir prendre sa leçon à l'heure où Marie posait.

C'est à l'atelier que nous allons prier nos lecteurs de nous accompagner le lendemain de la première séance.

Dix heures du matin venaient de sonner.

Le maître et l'élève étaient seuls encore.

Gabriel préparait sa palette.

Albert travaillait avec des distractions manifestes au tableau commencé par lui depuis quelques jours.

Tout à coup il interrompit son travail.

— Il me semble qu'il est tard... fit-il. Est-ce que Mlle Bressolles re viendra pas aujourd'hui ?

Gabriel interrogea le cadran d'une belle pendule de style Louis XIV, et répondit en souriant :

— Il n'est que dix heures...

— Seulement dix heures, murmura le jeune homme.

— Il me semble que le désir de voir mon gracieux modèle te fait trouver le temps plus long que de coutume ?

— C'est vrai, maître... répondit Albert avec franchise. J'aime cette nature si douce et si bienveillante, cette enfant si simple, si bonne, si charmante...

— Tu l'aimes, dis-tu... C'est un peu vague... Qu'entends-tu par le mot *aimer* ?

Une vive rougeur colora le visage presque imberbe de l'élève.

— J'entends ce que vous entendez vous-même... balbutia-t-il non sans embarras.

— Ce n'est pas sûr... répliqua Gabriel.

— Y a-t-il deux manières d'aimer ?...

— Il y en a bien plus de deux, et tu le sais aussi bien que moi, mais en ce moment tu ne veux pas t'en souvenir... Aimes-tu Mlle Bressolles parce que tu as rencontré en elle une jeune fille jolie sans coquetterie, instruite sans pédantisme, causant à merveille sans la moindre prétention, et avec qui, par conséquent, la conversation est agréable, ou l'aimes-tu parce qu'elle a fait naître en ton cœur une émotion d'une nature particulière et nettement définie qui, pour si passagère qu'elle soit, te semble devoir être d'une éternelle durée ? Epreuves-tu pour elle l'amitié qu'inspire une camarade parce qu'elle est aimable, ou l'aimes-tu d'amour parce qu'elle est femme ?

— Maître, vous m'embarrassez beaucoup en me questionnant au sujet de ce qui se passe au plus profond de moi... Je vais cependant vous répondre de mon mieux et, vous n'en doutez pas, très sincèrement.

— Ce que j'ai ressenti, en me trouvant pour la première fois en face de Marie Bressolles est indéfinissable... Je suis incapable d'analyser et de décrire ce que j'éprouve en la voyant, et ce que je pense, et de

quelle nature est le sentiment qu'elle éveille en mon âme, depuis que je l'ai vue, depuis que j'ai entendu le son de sa voix, je voudrais la voir sans cesse et l'entendre toujours... Quand elle est là, je suis heureux... absolument heureux... J'ai le cœur plein de joie, les yeux pleins de soleil... Quand elle part elle emporte mon cœur avec elle... Le vide se fait autour de moi... Il me semble que tout devient sombre et que je cesse de respirer...

— Sapristi !... s'écria Gabriel avec un éclat de rire qui sonnait faux, car il se sentait, au fond, contrarié et inquiet. Sapristi ! mauvaise affaire !... Te voilà parfaitement épris de ma jeune cliente, et c'est dangereux...

— Dangereux, en quoi ?... Vous savez bien que mon respect égale pour elle ma tendresse.

— Oui, certes, je le sais... Je n'ai jamais eu à cet égard l'ombre d'un doute, et ce n'est pour Mlle Bressolles que ton amour est un danger selon moi.

— Pour qui donc ?

— Pour toi-même !... Ta situation est des plus périlleuses. Tu te prépares des chagrins sans nombre, et si véritablement cet amour existe ailleurs que dans ton imagination, aie le courage de t'éloigner. L'absence te guérira vite, car un mal si récent ne saurait être bien enraciné, et avant peu tu auras éloigné de ton esprit un rêve chimérique.

— Chimérique ? répéta douloureusement Albert. Pourquoi chimérique ? Existe-t-il donc entre Mlle Bressolles et moi des abîmes que je ne soupçonne pas ?

— Eh ! mon cher enfant, ce n'est point du tout cela que j'ai voulu dire... se hâta de répondre Gabriel Servet. Certes, personne ne s'étonnerait de te voir épouser Marie Bressolles... Ton père et le sien sont riches tous les deux et tous les deux honorables et honorés... A la vérité tu es de famille noble, mais à l'époque où nous vivons la noblesse ne signifie pas grand-chose... Il faut avoir une valeur personnelle... il le faut absolument... celle des ancêtres ne suffit plus... Donc ce mariage serait possible et sortable... à moins que ton père ou M. Bressolles n'aient d'autres projets. Mais l'obstacle est ailleurs...

— Où donc ? demanda le fils du juge d'instruction. Quel est cet obstacle ?

— Votre âge... Vous êtes trop jeunes tous les deux pour penser à un prochain mariage...

— Soit ! Mais qui nous empêcherait d'attendre en nous aimant ?...

— Je ne crois pas au bon résultat de ces promesses de s'attendre... L'un des deux y manque toujours et les mariages indéfiniment reculés n'aboutissent jamais... D'ailleurs, pour se marier il faut être deux... Admettons que tu aimes Marie Bressolles. Rien ne prouve que, de son côté, elle t'aime.

Albert soupira.

Gabriel poursuivit :

— Et si, aujourd'hui ou demain, elle se figurait t'aimer, crois-tu que ce serait bien sérieux ? Marie sort de pension... C'est une charmante enfant... et toi-même, avocat futur et futur artiste, excellent garçon plein d'avenir, tu n'es au fond qu'un grand gamin...

— Oh ! gamin ! s'écria Albert scandalisé.

— L'épithète n'a rien de blessant pour ton amour-propre... Je connais des artistes dont le nom est célèbre, dont les cheveux ont blanchi et qui la méritent plus que toi. Bref, qui sait si demain tu aimeras encore ?...

— J'aimerai toujours... Je le jure !...

Gabriel allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

Un coup de sonnette retentit et lui coupa la parole. Albert rougit et pâlit tour à tour en balbutiant :

— La voilà...

L'artiste le regarda du coin de l'œil, secoua la tête et se dit tout bas : Mauvais symptômes !... Ce grand gamin-là pourrait bien être plus sérieusement pris que je ne le croyais... et que je ne le voudrais surtout...

Le fils du juge d'instruction ne s'était pas trompé. Marie et son père venaient d'entrer en effet dans la maison.

VIII

Au bout d'une ou deux secondes on entendit dans l'escalier le pas un peu lourd de l'ex-architecte et le pas léger de la jeune fille.

Gabriel s'empressa d'aller à la rencontre des nouveaux venus.

— Monsieur Servet, dit Marie en tendant sa petite main bien gantée, grondez mon père, je vous en prie...

— Et pourquoi cela, mademoiselle ?

— Nous vous avons fait attendre au moins dix minutes, et c'est lui seul qui en est cause...

Albert s'était levé et, très ému par la conversation qu'il venait d'avoir avec Gabriel, saluait Marie en rougissant.

La jeune fille lui souhaita cordialement le bonjour, sans la moindre nuance d'embarras.

— L'enfant a raison !... s'écria Ludovic Bressolles avec un gros rire. C'est moi qui suis cause du retard... Grondez-moi donc, je l'ai mérité...

— Je ne vous gronderai pas, répliqua l'artiste en serrant la main de son interlocuteur, mais je vous punirai...

— Comment cela ?

— En gardant ici mademoiselle votre fille dix minutes de plus, ce qui me fera déjeuner dix minutes plus tard.

— Eh bien ! cher monsieur Servet, ce sera me rendre service... fit Ludovic Bressolles en riant. Il faut que j'aille chez mon tapissier... j'ai à lui donner des explications... Ce sera un peu long et j'ai grand-peur de faire attendre Marie...

— Si tu me fais attendre, tant mieux... répliqua gaiement la jeune fille. Je serai en bonne compagnie et j'entendrai parler d'autre chose que de tapisseries, de tentures, d'ameublement, de mesures à prendre, de cloisons à supprimer, de portes à élargir, car il faut vous dire, messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant à l'artiste et à son élève, il faut vous dire que, depuis hier, il n'est question que de cela au logis...

— C'est ma foi vrai, répondit l'ex-architecte, et si extravagant que cela puisse paraître au premier coup d'œil, ce n'est pas sans motif. Figurez-vous que jusqu'à ce jour j'avais vécu dans mon intérieur en homme ami du repos, à qui ce qu'on appelle les plaintes bruyants causent un légitime effroi... Je me garais avec soin des bals, des soirées, des réceptions, et j'espérais bien m'en garer toujours... Fol espoir, hélas ! messieurs... Crac !... changement à vue, modification sur toute la ligne !... Vous me demanderez pourquoi ? Oh ! mon Dieu, c'est bien simple... Mme Bressolles, qui voit sa fille grandir, veut à toute force la produire dans le monde, et mademoiselle, préquée par je ne sais quelle mouche, abonde dans le sens de sa mère !... Bref, on m'impose l'effroyable corvée de donner des fêtes, de bouleverser ma vie pour attirer chez moi des oisifs et des indifférents... Je n'ai pas la force de résister, et d'ici à quinze jours j'aurai mis tout sens dessus dessous dans l'hôtel Bressolles où je me trouvais si bien... dont j'aimais tant la simplicité... Croyez-vous que je suis à plaindre ?...

— Ma foi non, cher monsieur ! Je ne vous plains pas ! dit Gabriel en riant. Il me semble, au contraire, que vous devez vous trouver heureux de donner satisfaction pleine et entière aux légitimes aspirations de ces dames.

— Ainsi donc, vous prenez parti pour elles contre moi ?

— Sans le moindre doute... Mademoiselle votre fille sera bientôt d'âge à ce que les parents songent à la marier... et c'est en recevant beaucoup de monde qu'ils pourront lui choisir un mari digne d'elle.

En disant ce qui précède, Gabriel regardait son élève à la dérobée.

Albert de Gibray, en entendant la dernière phrase, tressaillit et devint pâle.

Marie sentit un petit frisson effleurer son épiderme.

— Que parlez-vous de mariage, M. Servet ! s'écria-

-elle en égarant du côté d'Albert un coup d'œil chargé de tendresse. Je suis bien certaine que ce n'est point pour me choisir un mari que mes parents vont donner des fêtes. Est-ce que je me trompe, père ?

—Qui sait ? répondit l'ex-architecte. M. Servet n'a peut-être pas tort... Tu ne dois avoir aucune envie de coiffer sainte Catherine, et pour trouver un bon mari il faut le chercher...

Mlle Bressolles devint pourpre.

—Nous avons pour cela beaucoup de temps, balbutia-t-elle.

—Sans doute... sans doute... Il est certain qu'à ton âge ce n'est point le temps qui manque... mais il vaut mieux s'y prendre d'avance... N'est-ce pas, M. Servet ?

—Assurément... D'ailleurs, rien n'obligera mademoiselle à se hâter de faire un choix...

—Mon cher artiste, reprit M. Bressolles, nous inaugurerons dans une quinzaine de jours ces réceptions qui me causent un si profond effroi... J'espère que vous nous ferez le plaisir et l'honneur d'y assister ?

—N'en doutez pas, monsieur... J'accepte avec le plus vif plaisir... comptez sur moi...

Marie tira de sa poche un élégant carnet à couverture d'ivoire, et prenant un crayon, s'écria :

—Je vous inscris le premier sur la liste des invitations...

—Merci mille fois, mademoiselle...

Albert prêtait l'oreille.

Son cœur battait à rompre sa poitrine et sa pâleur augmentait encore.

Quoi, en sa présence, on invitait Gabriel et on l'oubliait, lui qui aurait donné tout au monde pour être admis dans la maison de Marie, dans l'intimité de sa famille !...

Un tel oubli était-il involontaire ?

Peut-être, mais alors, étant données les circonstances dans lesquelles il se produisait, il devenait blessant...

Sur quels motifs d'indignité pouvait se fonder son exclusion ?...

Albert se posait ce problème et sentait monter à ses yeux des larmes de honte et de colère.

Marie allait refermer son carnet.

—Quelle distraction... s'écria tout à coup M. Bressolles de sa grosse voix bonne enfant.

—Une distraction ?... répéta la jeune fille.

—Oui, parbleu !...

—Laquelle ?...

—Tu vas remettre ton carnet dans ta poche, et tu as oublié de joindre le nom de M. Albert de Gibray à celui de notre cher et grand artiste !... C'est impardonnable ! !

Marie rougit jusqu'à la racine des cheveux, tandis qu'une immense joie envahissait son âme.

Depuis le début de l'entretien elle pensait sans cesse à Albert, mais elle n'osait parler la première d'une invitation, précisément parce qu'elle avait l'ardent désir que cette invitation fût faite.

Albert, lui, se sentit renaître, tandis que le plus vif incarnat remplaçait la pâleur de son visage.

—Voilà une distraction réparée... fit la jeune fille radieuse, en serrant son carnet et son crayon.

—Comment vous remercier, monsieur ?... balbutia le fils du juge d'instruction.

—En ne manquant à aucune de nos soirées... répondit Ludovic Bressolles.

—Je me garderai bien d'y manquer, soyez-en sûr !

—Croyez-vous que si j'adressais une invitation à monsieur votre père, il me ferait l'honneur de l'accepter ?...

—A cela, monsieur, il m'est impossible de répondre, Mon père est magistrat, vous le savez, et c'est à lui que le parquet confie les affaires les plus importantes.

Le travail absorbe toutes ses journées, prend une partie de ses nuits et ne lui permet jamais d'aller dans le monde... Mais qu'il accepte ou qu'il refuse, il sera fier et reconnaissant de la distinction dont vous avez bien voulu me rendre l'objet...

—Je l'inviterai quand même, répliqua l'ex-architecte, et s'il consent à faire une exception en notre

faveur, nous en serons heureux... Mais je bavarde... et le temps passe... Voilà que nous venons de perdre encore une demi-heure... Je vous laisse travailler, monsieur Servet, et je cours chez mon tapissier.

Ludovic Bressolles appuya ses lèvres sur le front de sa fille et sortit.

—Veuillez prendre la pose, mademoiselle... dit l'artiste.

Et la séance commença.

IX

Lartigues et Verdier restaient aux aguets, selon leur coutume, et se tenaient sans cesse sur leurs gardes ainsi que le font en campagne de prudents capitaines qui veulent éviter toute surprise.

Ils avaient résolu de chercher de leur côté la piste de Ludovic Bressolles, pendant que Maurice était à Vic-sur Braisnes, et ils combinaient divers moyens d'arriver à leur but.

Nous voici en règle avec la situation présente de nos principaux personnages, et rien ne nous empêche de suivre pas à pas les agissements d'Aimée Joubert.

En quittant le cimetière du Père-Lachaise elle avait regagné la rue Meslay, afin, d'y reprendre son costume habituel et son visage de tous les jours ; puis, après avoir déjeuné à la hâte dans un petit restaurant du boulevard, elle s'était rendue chez un photographe que la Préfecture de police employait souvent, et lui avait remis le bouton de manchette en lui recommandant de faire le cliché sans retard et de tirer le plus vite possible deux cents épreuves.

Ceci fait la Morgue reçut pour la seconde fois sa visite et elle soumit les vêtements des deux victimes à de nouvelles et minutieuses investigations.

Les doublures furent entièrement décousues et les moules des boutons d'étoffe examinés l'un après l'autre.

La policière espérait trouver des indices qui, joints à ceux qu'elle possédait déjà, pourraient la guider dans une si mystérieuse affaire.

Les recherches furent sans résultat.

Désappointée, mais non découragée, elle se fit conduire rue de la Victoire et s'enferma pour réfléchir, après avoir donné l'ordre à sa servante Madeleine de ne la déranger sous aucun prétexte.

A six heures, elle dîna solitairement.

A neuf heures et demie elle retourna rue Meslay où nous savons qu'elle avait donné rendez-vous à Jodelet et à Martel.

Les deux détectives ne furent point en retard.

A l'heure indiquée ils arrivèrent, munis du relevé des livres de police des hôtels où l'on avait trouvé trace des voyageurs ayant quitté Paris dans la journée du 21 décembre.

Ces voyageurs n'étaient pas nombreux.

Martel apportait, en outre, les noms des récidivistes détenus en ce moment dans les prisons de Paris.

De plus, il s'était informé de l'endroit où se réunissaient volontiers Galoubet et Sylvain Cornu.

Aimée Joubert jeta les papiers sur le bureau.

—J'examinerai cela à loisir... dit-elle.

—Est-ce tout pour aujourd'hui ? demanda Jodelet.

—C'est tout.

—Quels sont les ordres pour demain ?

—Demain, vous, Jodelet, vous viendrez me prendre ici à dix heures du matin...

—Et moi ? fit Martel.

—Vous irez rue Montorgueil, répondit la policière, vous visiterez avec soin les environs de l'hôtel où le cocher du loueur Binet a fait halte, croyant y déposer deux voyageurs... Vous verrez s'il existe près de là une bouche d'égoût.

—Une bouche d'égoût ? répéta Martel.

—Oui, et si elle existe vous la ferez immédiatement explorer... Il importe de savoir si le meurtrier n'y aurait pas jeté l'arme dont il s'est servi... Demain soir, à six heures, vous viendrez ici me rendre compte du succès de vos recherches.

—C'est compris.

—Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous, mais Jodelet restera encore avec moi.

Martel prit congé.

La policière le reconduisit jusqu'à la porte extérieure, qu'elle referma derrière lui.

—Maintenant, dit-elle à Jodelet en revenant à l'atelier près du bureau sur lequel se trouvaient les notes précédemment remises, examinons ensemble les noms des voyageurs partis de Paris le 21...

Et, prenant les feuilles, elle se mit en devoir de les consulter.

—Que diable espérez-vous trouver là dedans ? interrogea Jodelet.

—C'est bien simple... Si l'assassin habitait un hôtel, il a dû le quitter aussitôt après le crime commis, dans l'espoir de faire perdre sa trace à la police... Un nom malsonnant, une indication douteuse, doivent donc attirer notre attention... Nous aurions à l'hôtel le signalement du voyageur suspect et nous nous mettrions aussitôt en chasse sur sa piste...

—Mais, s'il n'était plus en France ?

—Nos agents de Londres, de Belgique ou d'Allemagne nous suppléeraient... Au besoin nous agirions nous-mêmes.

—Supposez-vous que l'assassin soit étranger ?

—Je crois que d'anciens forçats sont dans l'affaire... Ces forçats, très habiles et munis de papiers en règle, habitent habituellement l'étranger.

—Bref, vos soupçons s'arrêtent sur quelqu'un ?

—Oui.

—Cherchons donc.

Les feuilles, nous croyons l'avoir dit, étaient classées par arrondissement.

Chaque arrondissement était divisé par colonnes.

Ces colonnes renfermaient le nom de l'hôtel d'où un voyageur était parti à la date indiquée ; le nom de la rue ; le numéro de la maison ; le nom du voyageur copié sur le registre ; sa profession ; son âge ; son lieu de naissance ; la date de son entrée dans l'hôtel ; la nomenclature des papiers dont il était muni et d'après lesquels l'inscription avait été faite.

Tout cela simplifiait énormément le travail des recherches.

Le premier arrondissement ne comportait que deux noms, celui d'un voyageur de commerce domicilié à Lyon, et celui d'une jeune femme de Bourges, voyageant avec ses deux petits enfants et sa femme de chambre.

—Il n'y avait rien d'insolite, rien qu'il fût nécessaire d'approfondir.

La feuille du deuxième arrondissement contenait quatre noms.

Aimée Joubert lut vivement les trois premiers.

Elle s'arrêta au dernier.

—Oh ! oh ! fit-elle en fronçant le sourcil, voilà qui mérite attention...

—Quoi ? demanda Jodelet.

—Ceci... Ecoutez...

Et la policière lut à voix haute :

" Hôtel des Pays-Bas, rue de Grammont, Thermis (Jules), propriétaire, né à Izelles, Belgique, cinquante ans, entré le 8 décembre, sorti le 21... Papiers déposés : Passeport belge, délivré à Bruxelles, en date du 5 décembre."

Mme Rosier, après avoir achevé, regarda Jodelet.

—Eh bien ! mais, dit ce dernier, il n'y a là rien qui me frappe... rien absolument... Ce Jules Thermis ne saurait être suspect, ce me semble, par l'unique raison qu'il est belge...

—Cela me frappe, moi, et beaucoup... répliqua la policière.

—Pourquoi ?

—Parce que je sais des choses que vous ignorez, celle-ci entre autres : Le scélérat que je soupçonne se trouvait à Bruxelles il y a environ un mois... Il y arrivait après avoir quitté la Suisse... Demain, d'ailleurs, nous saurons à quoi nous en tenir... Copiez le nom et les détails qui s'y rapportent ; vous irez à la Préfecture de police et vous prierez le chef de la sûreté de faire demander par dépêche à l'un de nos agents si un passeport a été délivré, pour le 5 de ce

mois, à Jules Thermis, propriétaire, nécessairement connu à Bruxelles ; et que l'agent nous adresse sans délai, par voie télégraphique, les renseignements qu'il aura recueillis...

Jodelet prit note des détails consignés sur la feuille du rapport et relatifs à Jules Thermis.

—Continuons-nous ?... demanda-t-il ensuite.

—Non... J'achèverai seule ce travail. Il est indispensable que vous voyiez, ce soir même, soit le chef de la sûreté, soit le commissaire aux délégations judiciaires, soit le secrétaire de ce dernier, afin que la dépeche puisse partir demain matin à la première heure s'il est trop tard ce soir...

—Je vais me hâter... dit Jodelet.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte en ajoutant :

—Je serai à la préfecture à onze heures et demie...

—Quelle heure est-il donc ?

—Onze heures précises.

—Alors vous allez me rendre un service. Arrêtez-vous au coin de la rue Meslay et de la rue Saint-Martin. Une voiture doit y stationner... Vous vous approchez de cette voiture et vous direz à la personne qui s'y trouve ces mots : —*Monsieur le comte, on vous attend.*

—Pas autre chose.

—Non, pas autre chose. Cette personne descendra aussitôt et vous l'amènera ici.

—Pour rendre toute erreur impossible, dans le cas où par hasard il y aurait deux voitures, j'ai besoin de savoir à quoi je pourrai reconnaître la personne en question...

—Vous la connaissez. C'est le comte Yvan Smoiloff.

—Je vais le chercher.

Jodelet s'inclina et sortit.

Aimée Joubert se replongea dans l'étude de ses rapports.

Elle n'y découvrit plus rien de suspect et elle en achevait la lecture, quand on frappa à la porte au lieu de sonner.

La policière se leva pour aller ouvrir.

Sur le seuil se trouvaient le jeune Russe et l'agent de police.

Elle introduisit le Russe, tandis que Jodelet redescendait pour se rendre à la Préfecture.

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-elle à son visiteur en lui avançant un siège auprès de la cheminée, pardonnez-moi de vous avoir fait venir ici et à cette heure. Mais vous devez comprendre qu'il importe d'entourer nos rapports du plus impénétrable mystère, dans le double but de ne point attirer sur vous l'attention de vos ennemis, et de ne laisser soupçonner à âme qui vive que je fais de nouveau partie de la police...

—Je sais combien sont honorables les motifs qui vous font agir, répliqua le comte, et je me tiendrai sans cesse à votre disposition...

—J'userai de votre bon vouloir, monsieur le comte... Non seulement j'attends de vous des renseignements, des indications, mais encore je vous destine en toute cette affaire un rôle capital... Ce que je ne pourrais faire, moi, vous le ferez.

—Parlez, madame, de quoi s'agit-il ?

X

—J'ai dit, commença la policière, j'ai dit et je répète que je soupçonnais Pierre Lartigues d'être mêlé d'une façon plus ou moins importante au double crime du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil.

—Depuis hier j'ai réfléchi beaucoup, et ma conviction à ce sujet s'est de plus en plus affermie quoiqu'elle ne repose, jusqu'à présent, sur aucune preuve matérielle...

—Je crois fermement que si nous parvenons à mettre la main sur ce scélérat, nous aurons vite ses complices.

—En quoi puis-je vous aider ? demanda le comte Yvan.

—Vous pouvez me renseigner... On a dû vous

donner le signalement exact de l'homme qui prétendait à Berlin s'appeler Franck Muller, sujet suisse, et qui en Suisse, à l'Hôtel du Mont-Blanc, a eu l'audace de se faire inscrire sous le nom de Lartigues.

—C'est facile... Le signalement de Franck Muller à Berlin et celui de Lartigues à Genève sont identiques. On désigne l'un et l'autre de ces deux hommes qui, je le crois, ainsi que vous, n'en font qu'un, comme ayant à peu près cinquante ans ; taille moyenne, mais bien prise ; traits réguliers ; nez légèrement aquilin ; manières insinuantes ; très épris des plaisirs de la table et du jeu. Voilà pour le physique et pour le moral...

—C'est lui ! c'est bien lui ! fit Aimée Joubert ; le portrait est ressemblant... Vous a-t-on parlé de ses cheveux ?

—Blancs et frisés, de même que sa barbe qu'il portait à Genève, mais non à Berlin.

—Il a toujours eu les cheveux frisés, seulement jadis ils étaient bruns, mais en vingt-cinq ans les cheveux blanchissent... Et vous dites qu'à Bruxelles vous avez perdu sa piste ?

—A l'Hôtel de Gand où il s'était fait inscrire sous le nom de Williams Thompson, sujet anglais...

—Et le signalement était le même ?

—Trait pour trait...

—C'est toujours notre Lartigues... Il parlait plusieurs langues... Je ne sais quel instinct m'avertit que le Thompson de l'Hôtel de Gand doit être le Jules Thermis de l'Hôtel des Pays-Bas.

—Mais alors vous seriez sur le point de l'atteindre ! s'écria le Russe avec admiration.

—Oh ! l'atteindre, nous n'en sommes point encore là, monsieur le comte... répondit Aimée Joubert. Ce serait aller trop vite en besogne... Cependant si j'apprends que je suis sur la vraie piste, j'aurai fait un grand pas.

—Chère madame, dit Yvan Smoiloff après un silence, vous savez que je suis très riche.

—Sans doute... Mais quel rapport ? murmura Mme Rosier surprise.

—Laissez-moi continuer... J'éprouve un si ardent désir de venger ma sainte mère et mon père bien-aimé, j'attache une telle importance à la capture de Pierre Lartigues, que le jour où, grâce à vous, ce misérable sera entre les mains de la justice, je vous prierais d'accepter, non comme une rémunération d'un service qui ne se peut payer, mais comme faible témoignage de ma gratitude, une somme de cinq cent mille francs.

—Oh ! monsieur le comte, s'écria la policière, une telle offre...

—Est bien au-dessous de vos mérites... interrompit le jeune homme. Vous n'êtes point ambitieuse, on me l'a dit, sans cela j'aurais doublé le chiffre... Je suis prêt à le doubler.

—Le doubler... mais c'est déjà trop... la somme est énorme ?

—Elle est modeste, au contraire... Je vous jure qu'en refusant de l'accepter vous me blesseriez profondément... mais vous l'accepterez, n'est-ce pas ?

Un éclair brilla dans les yeux d'Aimée Joubert, non par cupidité, (que lui importait la fortune ?) mais elle pensait à Maurice, qui se trouverait riche et dont elle aurait fait le bonheur.

—Eh bien, oui... répondit-elle avec émotion. J'accepterai... non pour moi, mais pour mon fils... Vous aurez assuré son avenir, et toute ma vie j'en serai reconnaissante...

—Votre fils ?... répéta le Russe. Vous avez un fils ?

—Un bon et charmant jeune homme que j'adore et qui me le rend de tout son cœur... Mais il ignore que je suis sa mère...

—Vous me le ferez connaître...

—Si vous me le permettez, monsieur le comte, j'aurai l'honneur de vous le présenter dès son retour, car il est en voyage...

—Je vous le permets et je vous en prie. Revenons maintenant à ce qui nous occupait tout à l'heure. Vous me réservez, avez-vous dit, un rôle important ?

—Oui.

—Quel est ce rôle ?

—Etes-vous joueur ?

—Oui et non... Je joue comme tout le monde, dans l'occasion, pour ne point me singulariser, pour qu'on n'ait pas le droit de croire que la perte me fait peur, mais je n'aime pas le jeu...

—Il faudra cependant fréquenter les maisons de jeu interlopes et les tripots clandestins ouverts à Paris, et y jouer...

—Dans quel but ?

Dans le but d'y rencontrer Pierre Lartigues...

—Y viendra-t-il ?

—Ce n'est pas douteux... Il a toujours été joueur, il l'est encore, on vous l'a dit... Un joueur est comme un amoureux, il braverait tous les périls du monde pour satisfaire sa passion... Or, Lartigues ne pouvant être reçu dans les cercles honorables, fréquentera les tripots...

—Mais tous les cercles me sont ouverts à moi... Pour me présenter dans les tripots, quel prétexte ?

—Le plus simple du monde... Vous êtes étranger... Vous voulez étudier les mœurs parisiennes et, afin que l'étude soit complète, vous allez partout...

—Soit ! Encore faudra-t-il cependant que quelqu'un m'introduise, sinon je serai suspect...

—Sans doute.

—Où trouver ce quelqu'un ?

—Vous devez avoir des amis *viveurs*, connaissant par cela même les dessous de Paris...

—Je n'ai qu'un seul ami à peu près intime, mais un vrai Parisien, celui-là, un boulevardier, un noctambule...

—Il se nomme ?

—Le vicomte Guy d'Arfeuilles...

—J'ai entendu parler de lui... C'est le guide qu'il vous faut, car il connaît en effet son Paris sur le bout du doigt. Je vous remettrai du reste la liste des endroits qu'il faudra fréquenter.

—Vos instructions seront suivies à la lettre...

—Peut-être me rencontrerez-vous dans ces enfers, comme on dirait à Londres... reprit Aimée Joubert.

—Vous, madame !... s'écria le comte Yvan.

—Parfaitement, mais si vous me reconnaissez, ce qui n'est point certain, il faudra que pas un tressaillement de votre visage ne l'indique... nous devons ne nous être jamais vus...

—Je m'en souviendrai et ne commettrai aucune imprudence...

—Maintenant, monsieur le comte, je vous rends votre liberté... Nous n'avons aujourd'hui plus rien à nous dire, et je vais vous accompagner jusqu'à votre voiture...

Aimée Joubert s'enveloppa dans une ample pelisse, rabattit sur son visage une voilette épaisse et sortit de la maison avec le comte Yvan.

Celui-ci lui offrit de la reconduire à son logis.

Elle refusa, prit un fiacre, et arriva rue de la Victoire avec une fièvre violente, la fièvre qu'allumait dans son sang l'ardeur qu'elle mettait à suivre l'affaire mystérieuse dont Lartigues lui semblait la cheville ouvrière.

Deux choses surexcitaient cette ardeur et la poussaient à son paroxysme : l'espoir d'atteindre enfin la vengeance si longtemps rêvée, et le désir de faire la fortune de Maurice.

—Ni repos, ni trêve ! se disait-elle. Il faut que cette fois je sorte victorieuse de la lutte ! !

Le lendemain matin, à dix heures, elle arrivait rue Meslay.

Elle y fut bientôt rejointe par Jodelet.

Le costume et l'apparence du détective s'étaient complètement modifiés depuis la veille.

Il ressemblait maintenant à l'un de ces Belges épais, buveurs effrénés de faro, de lambick et de bière de Louvain, comme on en voit dans les brasseries de Bruxelles.

—Bien... lui dit Aimée Joubert, le déguisement est réussi...

—J'ai compris où vous alliez me conduire, répliqua l'agent, et j'ai pensé qu'il serait utile d'entrer dans la peau d'un Belge.